

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ALBUM DE LA MINORITÉ



Vol. 3.

Montréal, 27 Mai 1874

No. 22.

PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

PREMIÈRE PARTIE.—“LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.”

(Pour l'Album.)—Suite.



UIVERT ne répondit rien.

— Réponds, ordonna Pierre.

— C'est M. Darcy, fit le fermier avec effort.

Pierre faillit s'évanouir.

— Je m'en doutais. s'écria-t-il avec peine. Mon Dieu ! mon Dieu ! Que vais-je devenir ? mieux aurait valu ne jamais rien savoir !

— Il en est encore temps, fit Puivert, qui avait deviné le côté faible de la cuirasse du jeune homme

— Non, maintenant, il faut que je sache tout.

— Soit. Je vous dirai d'abord que c'est la colère qui m'a mis dans la triste position où je suis tombé. Mais cela ne vous intéresse guère ; aussi ne vous dirai-je que ce qui est absolument nécessaire, pour vous expliquer mes relations avec M. Darcy.

Un jour, — j'en ai la date gravée dans ma mémoire, c'était le 13 juillet, — je charroyais du bois à St-Anne du bout de l'île sur le bord de la rivière, loin de toute habitation, lorsqu'un autre homme vint, lui aussi, pour prendre du bois. Je ne me rappelle pas comment cela se fit, mais toujours est-il qu'il s'éleva entre nous une vive querelle.

Nous en vîmes bientôt aux mains. Après quelques secondes d'une lutte acharnée, je parvins à renverser mon ennemi, qui alla rouler à dix pas, après s'être fracassé la tête sur une pierre.

Il mourut sur-le-champ.

J'étais déjà un meurtrier !

Ma perplexité était extrême. Je ne savais que faire.

La peur me saisit. Pour me soustraire à toute poursuite, je pris un gros câble qui liait les batons de ma voiture, j'y attachai une grosse pierre — celle-là même sur laquelle était tombé mon adversaire, — je passai la corde autour du col du cadavre et je jetai le tout dans la rivière.

Je prenais la voiture de celui que je venais d'assassiner pour la mener à sa demeure, croyant n'avoir été vu de personne, quand cet infâme Darcy s'avança vers moi.

Je reculai stupéfait !

Il s'aperçut de l'effet que sa présence produisait sur moi. Il jouit quelques instants de mon trouble, puis changeant de ton :

— Savez-vous que vous venez de faire un beau coup ? Vous vous entendez à merveille pour noyer les gens.

Le misérable avait tout vu.

Je ne dis pas un mot tant j'étais foudroyé.

— Je n'ai qu'un mot à dire, continua-t-il, et avant un mois vous êtes pendu.

— Grâce, m'écriai-je en tombant à ses genoux.

Il se mit à rire.

J. B. Marmette Bar de la Presse

—Es-tu prêt à me suivre? demanda-t-il après quelques instants.

Si vous ne me dénoncez pas, répondis-je, je vous suivrai au bout du monde.

—C'est bien, où demeures-tu?

—A la pointe Claire.

—Retourne à la pointe Claire et attends mes ordres. Je ne dirai rien.

On supposa que cet homme s'était noyé, mais personne ne retrouva le corps, quoique l'eau fut sondée à plusieurs places.

C'était tout naturel. Darcy et moi nous l'avions retiré de l'eau la nuit, et enterré dans un champ voisin.

Dès ce jour, j'appartiens corps et âme à mon maître, et un ans après je vins habiter à St-Anne. Ici Pierre interrompit le fermier.

—Vous ne lui avez pas demandé son nom? fit-il.

—Si fait, répondit Puivert, je vous l'ai dit. Il se nomme Darcy.

—Mais il ne s'est pas toujours appelé Darcy?

Le fermier regarda le jeune homme. Il ne pouvait comprendre comment Pierre connaissait ce détail. Raoul de Lagusse n'a pas su se cacher sous son nouveau nom, se dit-il.

Puis il regarda dans la rue.

La nuit était noire, et pas un pas ne se faisait entendre.

—Ce nom? dit Pierre, fatigué du silence du fermier.

Puivert respira bruyamment.

—Raoul de Lagusse, dit-il enfin.

XIV.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

A ce nom, Pierre ne put retenir un léger cri.

Cette exclamation confirma Puivert dans son opinion, que Pierre savait quelques détails sur cette nuit fatale.

Mais Pierre se remit vite.

—Maintenant, au fait, dit-il.

—Peu de temps après, commença Puivert, Darcy acheta une terre à Ste. Anne, et m'y envoya pour la cultiver. Je vendis la mienne à la Pointe Claire, et j'en achetai une voisine de celle de l'homme que je servais aveuglément.

Un jour, il m'appela à Montréal pour une affaire pressante, ne m'expliquant rien dans la lettre que j'avais reçue de lui.

Il faut que je vous dise ici, qu'avant que votre mère fût mariée, M. Darcy l'avait rencontrée à Montréal, et l'avait aimée à première vue.

—Je sais, dit Pierre, que Raoul de Lagusse a rencontré ma mère à Montréal.

—Oui, mais ce que vous ignorez, c'est qu'il s'éprit d'elle au point de vouloir l'épouser. Mais malheureusement, elle était engagée avec votre père, qu'elle épousa en effet, et qui fut tué au Feu de St. Denis....

—Par Raoul de Lagusse, interrompit Pierre de nouveau.

—Je l'ignore.

—Je le sais, moi. Continuez.

Le fermier obéit.

Lorsque votre père fut mort, Darcy s'absenta pendant quelque temps du Canada à cause de la défaite des Patriotes. Mais comme il n'était pas très-compromis, et que d'ailleurs, les anglais ne savaient pas qu'il s'était battu à St. Denis, il revint peu à peu, il continua ses assiduités près de votre mère. Mais elle venait de prendre le deuil et de plus, elle n'aimait pas M. de Lagusse.

Il n'était pas allé la voir depuis un mois, quand il se rendit à St. Antoine vers le 20 Décembre.

Comme il la trouvait toujours inébranlable, il osa la menacer, et c'est probablement alors qu'il lui aura dit qu'il avait tué votre père, parce que pour moi, je vous assure que je n'en savais rien, car si je l'avais su...

Puivert n'acheva pas sa pensée.

Il reprit! La trouvant donc inébranlable Darcy, ou plutôt Raoul de Lagusse revint à Montréal. Mais il redouta bientôt son imprudence et les menaces qu'il lui avait faites. C'est alors qu'il me fit venir. Il reparut pour St. Antoine où je l'accompagnai, et où nous arrivâmes dans la nuit du 28 au 29.

Aussitôt, votre mère fut instruite de notre arrivée.

J'ai oublié de vous dire que vous étiez né pendant le séjour de Darcy aux Etats-Unis.

Dès que votre mère connut notre présence à St. Antoine, elle trembla pour vos jours, et elle vous envoya conduire chez son frère, qui demeurait à Saint Ours, par la bonne qui vous a élevé.

—Pauvre mère que je n'ai jamais connue! fit Pierre.

Puivert ne fit pas attention à ce soupir.

—Le lendemain, reprit il, Darcy se rendit chez votre mère, et s'aperçut de votre disparition. Il fut très affable, lui fit des excuses de sa conduite passée, et la pria de ne pas faire attention aux paroles qu'il lui avait adressées quelques jours auparavant: bref, il partit en lui disant que puisqu'elle repoussait sa main, il se retirerait sur le champ.

Mais elle ne le crut pas; et elle avait raison.

La jalousie s'était emparée de Darcy. Voyant qu'il ne pouvait la posséder légitimement, il résolut de recourir au crime pour la déshonorer.

Pendant la nuit, quand toutes les lumières furent éteintes, il m'emmena avec lui, nous entrâmes dans la maison, sans avoir été vus ni entendus. et nous pénétrâmes jusque dans la chambre de votre mère.

—Misérables! rugit Pierre.

Une angoisse mortelle s'empara de son âme. Qu'allait-il donc entendre?

—Cependant, continua Puivert, elle s'éveilla comme nous entrions dans sa chambre, et se mit à crier au secours de toutes ses forces.

A ces cris, le seul homme qui couchât dans la maison, un domestique, accourut pour défendre sa maîtresse.

Il se rua sur moi, et voulut ouvrir la fenêtre.

—"Tue le, me dit Darcy, sans cela nous sommes perdus!"

J'avais un gros couteau de poche. Je le lui enfonçai dans la poitrine.

Quelques instants après il expirait.

Cependant votre mère criait toujours. Voyant qu'elle allait éveiller les voisins, Darcy l'étouffa de ses bras nerveux.

—Ah lâches! ah misérables! exclâma le malheureux Pierre.

—J'achève dit Puivert.

—Termine ton récit vite, fit Pierre.

—Quand il s'aperçut que sa victime était morte il la laissa retomber, puis il la transporta dans son lit.

Il se retourna.

Il vit alors qu'elle avait commencé une lettre, dans laquelle elle disait qu'elle vous avait envoyé l'anneau qu'elle avait donné à votre père.

Ici le fermier s'interrompt.

—Vous souvenez-vous, dit-il, qu'au cirque, quel-qu'un vous a saisi le bras?

—Oui, répondit Pierre, qui ne perdait pas un mot de ce que disait Puivert.

—Eh bien, c'était moi.

En voyant la lettre de votre mère, M. Darcy regarda la main de la morte.

Il y vit un seul anneau dont il s'empara. Il crut qu'il avait été donné à Madame Hervart par votre père comme jonc d'alliance, et que sans doute plus tard, votre mère lui en aurait donné un semblable. C'est ce qu'il pensa du moins, car il se rappelait avoir déjà vu deux joncs semblables aux doigts de votre mère.

Quand je vous ai saisi la main l'autre soir, c'était pour m'assurer si vous possédiez ce jonc, mais vous n'en aviez pas.

—Quelle circonstance bizarre ! fit Pierre, qui reconnut alors parfaitement celui qui l'avait entraîné loin des demoiselles Darcy. Que j'ai bien fait de laisser ce jonc à la maison. Il y a certainement une Providence pour les malheureux.

—Ainsi, reprit Puivert, ce jonc que votre mère vous avait envoyé devait être, dans l'opinion de Darcy, cet autre semblable à celui qu'il avait pris. Il le passa à son doigt.

Nous partîmes aussitôt.

—Après ? demanda Pierre.

—C'est tout.

M. de Lagusse changea alors de nom. Il se sauva aux Etats-Unis, où il demeura quelque temps.

Quant à moi, personne ne m'avait remarqué, car c'était la seule fois que je fusse allé à St. Antoine. Je demeurai donc en Canada, me pensant à jamais débarrassé de ce misérable, lorsqu'il revint au bout de trois ans, sous le nom de Darcy, marié, et avec une petite fille de deux ans. Il l'avait nommée Julie du nom de votre mère ; car, disait-il, il n'avait pas peur des morts.

Le lecteur comprendra facilement que Puivert prit beaucoup moins de temps pour raconter cette histoire, qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire.

Pierre respirait à peine.

—Maintenant, dit Puivert, souvenez-vous que vous m'avez promis la vie sauve, si je vous disais la vérité ; je vous l'ai dite tout entière.

—Va, fit Pierre, en le laissant aller.

—Vous m'avez promis aussi de ne pas me dénoncer.

—Je tiendrai ma promesse.

Et tous deux disparurent.

DEUXIÈME PARTIE.

LE CLUB DES ROIS DE PIQUE ET CELUI DES VALETS DE CŒUR.

I.

ANGOISSES.

Après avoir donné à Puivert sa liberté, Pierre continua tranquillement sa route.

Il était pensif et atterré par les terribles révélations qu'il venait d'entendre.

Quelque chose l'accablait d'avantage.

C'était la pensée qu'il aimait avec passion, avec idolâtrie la fille du meurtrier de son père, de l'assassin de sa mère.

Et cette Christine si tendre, si douce et tant aimée, innocente du crime de Darcy, devait-elle souffrir pour la cruelle passion de ce misérable ?

Pierre marchait toujours, insoucieux de lui-même.

—Je ne puis, s'écriait-il dans son délire, car le

délire s'était peu à peu emparé de lui, laisser ma mère sans vengeance, et encore bien moins épouser la fille de celui qui s'est constitué le bourreau de mes parents, et qui m'a rendu orphelin dès mon plus bas âge ! Oh ! ce mariage serait indigne de moi ! ce serait un mensonge !

Il me faudrait laisser impunis les meurtres de mon père, de ma mère, et cela pour moi, pour mon bonheur. Je sacrifierais mon devoir à mon égoïsme !

Non ! non ! Vengeance !

Il me faut une vengeance éclatante !

Le sang de mon père traiteusement assassiné, de ma mère lâchement égorgée, crie vengeance au fond de mon cœur !

Et Pierre passait à de nouvelles réflexions.

Mais, continua-t-il en se frappant le front, mes parents voudraient-ils que je sacrifiasse tout mon bonheur ? Faut-il rendre malheureuse pour le reste de ses jours, cette jeune fille dont le seul crime est d'être l'enfant de cet homme maudit ? car briser mon bonheur, c'est détruire aussi celui de Christine que j'ai tant aimée, et que j'adore encore malgré moi ? Et sa sœur Julie qui ne m'a jamais fait de mal ! Faut-il qu'elles aient à rougir de celui qui leur a donné le jour ? Ai-je le droit de changer leur bonheur, leur joie en larmes intarissables ? Et cela pour ma vengeance personnelle ?

D'un autre côté, peut-être que c'est cela même que mon père attend de moi, peut-être que c'est Dieu qui a arrangé cela ainsi.

Quel sacrifice, quel devoir terrible me suis-je imposé !

Dans tout ceci, il y a quelque chose de fatal, de providentiel !

Si j'avais un seul bon ami à qui je pourrais confier ma douleur ! Mais j'exagère mon malheur. En effet, n'ai-je pas Ernest qui m'est sincère et dévoué ? N'a-t-il pas toujours agi comme un frère envers moi ? Mais où le trouver dans ce moment-ci ? Mon Dieu ! mon Dieu !

Pendant Pierre marchait toujours lentement, s'arrêtant presque à chaque instant, revenant sur ses pas, de sorte que l'heure avançait, quoique Pierre ne crût pas qu'il était aussi tard.

Tout à coup il se mit à marcher très-vite, les yeux hagards, et comme s'il eût été sous l'effet d'une hallucination.

En passant devant un verrière, il tira sa montre.

Elle marquait une heure trente-cinq minutes.

—Déjà si tard ? dit-il. Allons, courage ! Je vais entrer maintenant. Ernest doit dormir ; mais demain, je lui exposerai tout ce que je viens d'apprendre sur cette ténébreuse affaire, et je lui demanderai un conseil d'ami ; je veux qu'il me dise franchement ce qu'il ferait, s'il était dans la même situation que moi.

Quand on est plongé dans le malheur, il n'y a rien qui fasse autant de bien, que la conviction d'avoir un ami sincère et loyal, sur lequel on peut compter comme sur soi-même.

Aussi quoique Pierre n'eût pas encore vu Ernest, la certitude d'en avoir un véritable conseil d'ami le soulagea beaucoup.

Il se rendit directement chez lui, où Ernest l'attendait en fumant.

En voyant les yeux hagards de son ami, son air fatigué, sa mine abattue, Ernest recula. Il comprit que quelque chose de terrible avait dû se passer dans le cœur de Pierre pour qu'il avait toujours une grande affection.

En entrant, Pierre parut ne point voir Ernest.

Il se laissa tomber sur une chaise et se prit la tête à deux mains

Ernest respecta son silence.

Cet abattement moral ne dura qu'un instant.

Pierre releva la tête.

Il était très-pâle en ce moment.

En voyant Ernest, il jeta un cri de joie.

—Mais dis moi donc, demanda Ernest, qu'as-tu ? Que t'est-il arrivé !

—Je vais te raconter cela dit Pierre. Ecoute bien.

Il se recueillit quelques instants, et raconta d'un ton lugubre et douloureux tout ce qui lui était arrivé, depuis qu'il était parti de chez M. Darcy.

Ernest l'avait écouté avec un silence de glace.

Lorsque Pierre eut fini son récit :

—Maintenant, dit-il écoute. Je te demande un conseil d'ami. J'exige que tu me dises toi-même ce que tu ferais si tu te trouvais dans le même cas que moi ; je prendrai probablement ma résolution d'après ton avis.

Ernest resta quelque temps sans répondre.

—Ami, dit-il enfin, et sa voix n'avait plus rien de sa gaieté habituelle, je ne prétends pas que le conseil que je vais te donner soit le meilleur qu'il y ait à suivre, mais c'est celui que je suivrais si j'étais dans la même position que toi.

Tu aimes Christine et elle te rend amour pour amour. Tu ne peux sans contrarier ta conscience punir cette jeune fille du crime qu'a commis son père, il y a plus de vingt ans, avant même qu'elle ne fût de ce monde. Comment ? Tu aurais le courage de rendre, de jeter dans le désespoir deux enfants innocentes, qui comme je le répète n'étaient pas encore nées, lorsque leur père se livrant à ses penchants sanguinaires, se rendit coupable d'un meurtre aussi atroce !

Cela ne serait pas juste, et Dieu désapprouverait ta conduite

Je conçois que ton cœur s'émeuve et crie vengeance au récit navrant des malheurs qui ont frappé ceux qui t'ont donné le jour, mais ces mêmes parents ne t'ordonnent pas de sacrifier à ta vengeance légitime sans doute, ton bonheur tout entier et deux êtres innocents ! Car en frappant le père, tu frappes les enfants.

Ce sang, figé depuis vingt ans ne demande certainement pas un tel sacrifice de ta part, et Dieu te défend de briser le bonheur de ceux qui ne t'ont fait aucun mal.

Je t'ai déjà dit que tu aimes Christine, et qu'elle t'aime ; je te le redis encore. Mais tu compr nds toi-même qu'elle horreur, elle aurait pour toi, si tu te teignais du sang de l'auteur de ses jours !

Crois-tu qu'elle pourrait t'épouser sans déshonneur ?

Tu m'as demandé que je te parlasse en ami, je l'ai fait.

Épouse Christine sans lui dire un mot de ce qui s'est passé entre sa famille et la tienne, et éloigne-toi pour toujours de Darcy et de Montréal.

—J'y songerai, répondit Pierre. En attendant ma décision, je te remercie de ton conseil.

—Mais tu n'as pas grand temps pour songer à ce que tu vas faire, car tu peux être sûr que Darcy sait déjà tout ce qui s'est passé entre son fermier et toi. C'est un homme d'action que ce Darcy, et il va bientôt se mettre à ta poursuite. Tu devrais lui dire toi-même que tu connais toute la série de crimes qu'il a commis, et que si tu n'exerces pas ta vengeance sur lui, c'est grâce à sa fille que tu aimes trop pour lui causer une telle douleur. Dis lui aussi que tu veux épouser Christine sur le champ, et que tu comptes t'éloigner avec elle aus-

sitôt après ton mariage. A ce prix tu consentiras à le laisser libre.

Sans y penser, Ernest avait très-bien plaidé sa cause auprès de Julie.

—Je crois que tu as raison, fit Pierre. Mais pour le moment, il est trois heures, et j'ai besoin de repos.

En ce moment on frappa à la porte.

Pierre alla ouvrir.

II.

L'INCENDIE.

Lorsque Puivert eût été rendu à la liberté, il prit une route toute différente de celle qu'avait suivie Pierre.

Il se rendit en toute hâte chez M. Darcy.

Celui-ci était entré depuis plus d'une demi-heure avec inquiétude. Sans avoir vu la chute de Puivert, il avait été surpris d'abord, puis inquiet ensemble de ne pas le voir.

Il se résolut à l'attendre chez lui, croyant à toute minute l'entendre frapper à la porte.

Un instant, il avait voulu se tranquilliser, pensant que Puivert, une fois débarrassé de ce malencontreux ennemi, serait retourné à son hôtel.

Mais cette tranquillité ne dura pas longtemps.

Si, au contraire, se dit-il, ce jeune homme a surpris et renverser mon fermier, quoique fort dès qu'il s'est trouvé dessous son antagoniste, il n'aura pu se relever, et devant les menaces de cet homme, il aura peut-être tout raconté.

A cette pensée, les cheveux de Darcy se dressèrent sur sa tête ; mais au bout d'un instant, il revint à lui, et il sentit toute son ardeur juvénile se réveiller.

Cependant, il avait cru reconnaître Pierre.

Afin d'en être plus certain, il appela Christine qui ne s'était pas encore mise au lit.

Voulant dissimuler sa curiosité aux yeux de sa fille, il commença par lui parler de choses indifférentes, puis changeant la conversation :

— " Tu te couches bien tard ce soir, " dit-il, M. Hervart est-il venu ?

— Oui, répondit Christine sans hésiter.

Ils causèrent encore quelques instants, après quoi Darcy lui dit :

" Va, je ne veux pas te retenir trop longtemps, car tu dois être fatiguée après la journée d'hier. "

Dès que Christine fut sortie, Darcy se mit à marcher à grands pas.

Oh ! dit-il, pourquoi ai-je élevé cette enfant ? Pourquoi ne l'avoir pas laissée brûler comme sa mère ? Pourquoi avoir recueilli cette enfant, qui va peut-être main'enant être la cause de malheurs irréparables pour moi ? Pourquoi avoir promis à sa mère d'avoir soin de sa fille comme de mes propres enfants ?

Maintenant que le lecteur sait que Christine n'est pas la fille de Darcy, nous allons lui expliquer comment il se faisait qu'elle avait toujours été crue son enfant et la sœur de Julie.

On se souvient de la menace faite à Darcy par Puivert.

— " Je raconterai l'incendie de la rue Craig, et l'enlèvement de l'enfant, " avait-il dit, ce à quoi Darcy avait répondu : " Personne ne te croira. "

Voici les faits de cet événement :

Pendant que madame Darcy souffrait de la maladie qui devait la conduire au tombeau, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après son mariage avec l'assassin de cette charmante enfant que nous avons connue dans le prologue de cette histoire,

Julie Gagnon, ce dernier achevait de dépenser l'héritage qu'il avait reçu de son père.

« Pour se créer de nouveaux revenus, il imagina un de ces plans qui, malheureusement, lui avaient toujours réussi. Il fit donc venir à Montréal le complice de ses crimes, le fidèle Puivert.

Le plan de Darcy, organisé d'avance, était de détruire par le feu une de ses propriétés, un magasin, au-dessus duquel habitait un riche négociant nommé Delaunay, marié depuis une couple d'années.

Darcy savait que Delaunay gardait toujours chez lui de fortes sommes d'argent qu'il empruntait à six pour cent, et qu'il plaçait à huit.

Delaunay lui-même l'avait souvent dit à Darcy, et avait ajouté que cet argent ne sortait jamais de sa chambre, car il craignait qu'il ne fût volé, et il s'effrayait de cette responsabilité.

Un soir que Delaunay et Darcy étaient tous deux invités pour aller à un même dîner, ce dernier envoya surveiller la maison de son locataire par le fameux Puivert, lui enjoignant de venir l'avertir aussitôt qu'il verrait Delaunay sortir de chez lui.

Le diligent fermier avait obéi de point en point. Dès que ce dernier fut de retour chez son maître, Darcy partit seul disant qu'il allait dîner.

Mais pour se rendre où il était attendu, il fallait passer devant cette maison. Cela faisait son affaire à merveille.

En homme prudent, il possédait des clefs pour toutes ses maisons. — qui étaient très-nombreuses autrefois, mais qu'il avait été obligé de céder pour payer ses dettes, à l'exception de deux.

Il s'y était fait précéder de Puivert, qui devait l'attendre non loin de la maison, dans le cas où Darcy aurait besoin d'aide.

Ce dernier ouvrit tout doucement la porte de la maison où logeait Delaunay.

Depuis deux ou trois jours, madame Delaunay avait accouché d'une petite fille, qui devait être dans la suite cette Christine que nous connaissons, la fiancée de Pierre

Le moindre bruit l'éveillait.

(A continuer.)

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



COUTEZ, lui dit-il ; en ce moment je sacrifie pour vous, pour elle, ajouta-t-il en montrant Emma, ma vie, mon pays et mon Dieu... Qu'au moins mon dévouement ne soit pas rendu stérile par une délicatesse exagérée. Songez que vous aurez bien des dangers à courir et bien des gens à acheter avant d'avoir rejoint l'armée anglaise. Une fois que vous serez en sûreté, s'il vous est trop pénible de conserver ces bijoux en souvenir du pauvre Jootha Maddub, eh bien ! vous les donnerez au premier malheureux que vous rencontrerez.

Le jeune homme disait tout cela d'une voix douce et résignée, mais avec un tel accent de profonde douleur, que les yeux des trois femmes se remplirent de larmes.

Pour ne pas blesser Jootha Maddub, Juliette accepta les diamants en se promettant de les lui renvoyer aussitôt qu'elle serait arrivée dans quelque ville anglaise.

— Suivez-moi, dit Jootha Maddub.

En ouvrant la porte, les femmes aperçurent un des behras endormis sur une natte ; sa main inerte tenait encore le gargonli, dont le tabac mélangé de datura l'avait endormi. Deux autres domestiques, échelonnés sur l'escalier, semblaient faire le guet pour le compte de Jootha Maddub. Heureusement pour les fugitifs, la plupart des serviteurs avaient quitté le palais pour prendre part aux orgies et aux réjouissances de leurs compatriotes, de sorte que Jootha Maddub avait eu moins de monde à acheter.

On arriva ainsi au rez-de-chaussée, d'où l'on

passa dans le jardin. A quelques pas de la maison, au milieu d'un bosquet, se trouvaient M. Novéal, sir Richard et sa femme, Frédéric, Joseph, Savinien et M. Mazeran. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle émotion les prisonniers s'em brassèrent. Il est des émotions si vives que nulle expression ne saurait les rendre. Appuyé contre un arbre, Jootha Maddub les regarda silencieusement. Il écouta leurs remerciements d'un air presque distrait ; ses yeux ne quittaient pas Emma. Embarrassée par cette muette et respectueuse adoration, la jeune fille n'osait exprimer à Jootha Maddub la profonde reconnaissance qui remplissait son cœur. Lorsqu'elle vit pourtant sa mère se précipiter dans les bras de Valentin en étouffant un cri de joie, elle s'approcha de Jootha Maddub, lui saisit la main par un élan affectueux et la porta à ses lèvres.

— Merci de les avoir sauvés ! murmura-t-elle.

Il tressaillit et fut obligé de s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber.

— Emma ! dit-il tout bas avec un accent de reconnaissance et d'ivresse que rien au monde ne saurait rendre : Emma !... Maintenant, je jure de les sauver tous ou de mourir avec vous.

De même que Juliette et ses deux filles, les Européens avaient tous revêtu le costume indou. De plus, les hommes s'étaient bruni la figure, et l'un des behras gagnés par Jootha Maddub leur avait tracé sur le front les peintures que se font chaque matin les indigènes. On sortit du jardin par une petite porte qui donnait sur une des rues les moins fréquentées des alentours, mais, en ce moment, bien qu'il fût onze heures du soir, il y avait du monde partout.

Dans une sorte de ruelle étroite et déserte qui conduisait du jardin à la rue, on trouva quatre pa-

lanquins pareils à ceux dont on se sert pour transporter les femmes indoues. Chacun d'eux avait un jeu de porteurs, c'est à dire huit *bearers*. Clémence et Juliette ainsi que ses filles, entrèrent dans ces palanquins qui furent aussitôt refermés sur elles. Les mœurs et les lois indoues protégeant sévèrement l'incognito des femmes qui vivent renfermées dans les zenanahs, comme les femmes turques dans les harems, les quatre Françaises étaient en sûreté dans leurs palanquins. La seule chose à redouter pour elles, c'était l'indiscrétion des serviteurs qui accompagnaient Jootha Maddub. Quant aux Européens, chacun d'eux reçut des *bangys* (coffre à bagages suspendus aux extrémités d'une longue perche, absolument comme des plateaux de balance, et se portant sur l'épaule). Ainsi chargés, ils suivaient les palanquins, que précédaient deux *mussalchis* (porteurs de torches), et un *hurkaru* (messager), après lesquels venait Jootha Maddub, puis deux *tchowprassees* (gardes) armés d'une pique et d'un *kultrie* (sabre court). Un autre *tchowprassees* se tenait à la portière de chaque palanquin.

Tout le monde était à pied, car il fallait éviter autant que possible d'attirer l'attention de la foule par un cortège trop brillant. Maintenant que Jootha Maddub était obligé de sauver les Européens pour complaire à Emma, il ne pouvait plus exécuter son premier projet, qui était de conduire les femmes dans le zenanah de son ami le *vaitya*. Il prit le parti de tâcher de sortir de Delhi et de gagner la campagne.

On se mit en marche. Malheureusement, la petite rue que Jootha Maddub comptait prendre pour gagner les portes de la ville était tellement obstruée par des débris de tout genre provenant des maisons saccagées qu'il fut impossible de la suivre. Il fallut donc entrer dans la *Handy-Chauk* (la rue d'Argent), précisément celle par laquelle devait revenir Narain-Sagore. Pour comble de malheur, il y avait une telle foule et tant d'encombrement qu'on avançait avec une extrême lenteur. Au bout d'un quart d'heure environ, à peine avait-on fait deux cents pas. Tout à coup, le *hurkaru* qui marchait en avant fit un geste de terreur.

—Le sahib ! murmura-t-il s'élançant vers Jootha Maddub. Voyez, là !

Il montrait du doigt un homme à cheval, devant lequel la foule s'écartait en poussant des acclamations d'enthousiasme.

C'était Narain-Sagore, en effet. Plongé dans une profonde préoccupation, il prêtait peu d'attention aux cris de la populace, et l'on voyait qu'il s'impatientait d'être retardé.

Les Indous qui escortaient les Européens éprouvèrent une telle frayeur que peu s'en fallut qu'ils ne prissent la fuite. En ce moment Jootha Maddub montra une énergie qu'on n'aurait certes pas attendue de sa physionomie douce et rêveuse.

—Si un de vous fait le moindre mouvement pour fuir, dit-il aux Indiens, en montrant ses pistolets, je le tue comme un chien. En avant !

On continua d'avancer en se dissimulant autant que possible dans la foule.

—Il regarde par ici, dit Sir Richard, à M. Novéal qui marchait à ses côtés.

—Machinalement, répondit Gaspard ; ses yeux sont fixés sur nous, mais son esprit est ailleurs.

Un incident imprévu faillit tout compromettre. Un de ces *sanyassi* (pélerins, sorte de fakirs) auxquels on permet tout à cause de leur état réel ou supposé de folie, s'avisait de porter la main sur le store d'un des palanquins.

Au lieu d'assommer cet homme, comme on

n'eût pas manqué de le faire s'il se fut agi de tout autre que d'un fakir, la foule riait et l'encourageait. Jootha s'élança entre lui et le palanquin et repoussa si rudement le *sanyassi* que ce dernier tomba à la renverse. Il se releva furieux en brandissant son lourd bâton ferré sur la tête du jeune indou. Celui-ci n'avait aucune peur du fanatique mais il craignait que le bruit de la querelle n'attire l'attention de Narain-Sagore, qui n'était en ce moment qu'à cinquante pas de son fils.

—Donnez-lui quelques roupies, sahib, dit tout bas un *khitmutgar*.

—Tu as raison, fit Jootha Maddub.

Il glissa sept ou huit roupies entre les doigts crasseux du *sanyassi*, qui se calma promptement.

On se mit en route. A cent pas environ de la porte d'Agra, on rencontra un groupe d'Indous. Ils venaient de découvrir une vingtaine d'Anglais cachés dans une cave. La majeure partie de ces derniers gisaient déjà sur le sol, au milieu d'une mare de sang. La plupart étaient horriblement mutilés. On était en train d'achever les autres. Il y avait parmi eux des femmes et des enfants dont les cris déchirants brisaient le cœur des Européens qu'escortait Jootha Maddub. Ce dernier comprit ce qui devait se passer dans l'âme de ses protégés, et les supplia de se contenir.

—Vous ne pourriez sauver vos compatriotes, dit-il, et vous vous perdriez en perdant Mme Clémence et Mme Mazeran, ainsi que ses filles.

Les hommes se bouchèrent les oreilles pour ne plus entendre les cris des malheureuses victimes, et la caravane atteignit enfin les remparts.

Ici se présentait la plus grande difficulté. La consigne devait être fort sévère, et Jootha Maddub ignorait le mot de passe. Que faire ? Comment s'y prendre ? On étudia le terrain. Des *cipayes* gardaient la porte. D'autres, assis sur leurs talons dans une maison voisine, étaient tous prêts à venir au secours de leurs compagnons. Impossible par conséquent, de recourir à la force.

Restait la ruse ; mais quelle ruse employer pour se faire ouvrir ? Chacun se creusait inutilement la cervelle. On ne trouvait rien. Enfin Jootha Maddub résolut d'affronter hardiment la difficulté. Laisant les palanquins et leur escorte à quelque distance, il s'avança vers les *cipayes* qui gardaient la porte.

—Je voudrais parler au chef, dit-il.

—Le *soubadhar* (capitaine) vient de sortir, répondit le *hazildar* (sergent) ; c'est moi qui commande en son absence.

—Je suis Jootha Maddub, le fils de Narain-Sagore. Il craint pour son zenanah, et m'a chargé de conduire ses femmes à sa maison de campagne.

—Avez-vous un laissez-passer ?

—Non.

—Savez-vous au moins le mot de passe ?

—Non.

—Alors, je ne puis vous ouvrir.

—Le nom de mon père est connu partout. C'est un des principaux chefs du mouvement.

—Je ne le connais pas. D'ailleurs, j'ai une consigne et je dois l'observer.

—Où est le *soubadhar* ?

—Ici près.

—Né pouvez-vous l'envoyer chercher ?

—Impossible. Du reste, il ne pourrait que vous répéter ce que je viens de vous dire moi-même.

—Peut-être. Tenez, *havildar*, voici un petit diamant que je vous prie d'offrir à votre femme. Tout ce que je vous demande en échange, c'est d'envoyer chercher le *soubadhar* ou le *jemadar* (lieutenant)

Le havildar examina le diamant qui pouvait valoir 5 ou 600 roupies. Il hésitait.

---Vous êtes donc bien pressés de sortir ? murmura-t-il d'un ton soupçonneux.

---Oui, mon père est jaloux, et c'est l'homme le plus riche de Delhi.

---C'est bien, dit le havildar.

Il appela un cipaye, qui partit aussitôt en courant d'autant plus vite que Jootha Maddub lui avait glissé une roupie dans la main.

On comprend quelle était l'angoisse des Européens et de Jootha Maddub lui-même en ce moment. Narain-Sagore devait être arrivé à son palais. Il s'était déjà aperçu sans doute de la disparition de ses prisonniers et s'était probablement mis aussitôt à leur poursuite. Chaque minute semblait un siècle. Enfin le soubadhar revint.

XXIX.

Le soubadhar était un vieux musulman dont la figure sombre et farouche était loin d'inspirer la confiance. Il paraissait, du reste, fort mécontent qu'on se fût permis de le déranger.

---Voyons, jeune homme, qu'avez-vous donc de si important à me dire ? demanda-t-il à Jootha Maddub d'un ton fort peu encourageant.

Le fils de Narain-Sagore répéta ce qu'il avait dit au havildar. Le soubadhar, de son côté, lui fit les mêmes questions que le sergent.

---Je connais fort bien le nom de Narain-Sagore, ajouta le soubadhar, mais pourquoi ne vous a-t-il pas donné le mot de passe ?

---Il était fort pressé : on l'attendait pour la réunion au palais de l'empereur. Il comptait d'ailleurs que son nom suffirait pour se faire ouvrir les portes.

---Si Narain-Sagore était venu lui-même... Qui me garantit que vous êtes son fils ?

---Tout Delhi connaît le fils du riche zemindar.

---Il y aurait peut-être un moyen, dit le sergent.

---Lequel ?

---Ce serait d'envoyer au palais de Narain-Sagore que qu'un qui rapporterait un mot du zemindar pour le soubadhar sahib

---Au fait, dit le capitaine.

---Mon père est absent, répondit Jootha Maddub.

---N'importe, reprit l'officier, on trouverait au moins quelques domestiques qui pourraient vous reconnaître.

---Voulez-vous que j'y aille ? demanda le havildar.

Jootha Maddub comprit qu'un refus donnerait trop de soupçons au vieil Indou.

---Je ne demande pas mieux, dit-il.

Le havildar partit en courant.

---Que faire ? se demandait Jootha Maddub, qui craignait que, s'il offrait de l'argent au soubadhar, ce dernier ne devînt quelque traître.

A la fin, pourtant, il sentit qu'il fallait tout risquer.

---Soubadhar, dit-il en tirant à l'écart le vieil officier.

---Qu'y a-t-il encore ?

---Comment trouvez-vous ce rubis ?

---Magnifique ! s'écria le soubadhar qui, comme tous les Indous, avait la passion des bijoux.

Le rubis en effet valait au moins cinq ou six mille roupies (12,500 francs).

---Acceptez-le et laissez-moi passer.

---Oh ! oh ! murmura le soubadhar, il y a dessous quelque mystère.

---Eh bien ! oui ! Ce ne sont pas les femmes de mon père que j'emène, mais les miennes, une surtout que j'ai enlevée et qui m'est plus chère que la vie.

---Ce ne sont pas des blanches, au moins ?

---Oh ! non, non... Tenez, soubadhar, voici une bague que je vous prie aussi de conserver en souvenir de moi.

Cette fois encore ce moyen réussit. C'est par là d'ailleurs, qu'eût commencé tout individu plus expérimenté que Jootha Maddub.

---Si vous attendiez votre père ? dit le soubadhar.

---Il me gronderait et me forcerait de rendre la bien-aimée de mon cœur.

---Allons, allons, dit le vieil officier qui faisait chatoyer le rubis, lorsque Kuli (la Vénus indienne) a parlé, il faut obéir.

Il appela le durwan, qui parut avec d'énormes clefs. Il fallut au moins cinq minutes pour ouvrir la porte. Enfin la serrure céda aux sollicitations de la clef, et la porte s'entrouvrit.

---Passez, dit le soubadhar au jeune Indou.

Le soubadhar et un *naik* (caporal) se mirent en faction chacun d'un côté de la porte, pour examiner chaque personne qui passait. Quand vint le tour des porteurs de bangys, parmi lesquels se trouvaient les Européens, le soubadhar tressaillit.

---Arrêtez, dit-il.

Un frisson de terreur courut dans les veines de Jootha Maddub et de ses amis. Au même instant et par un hasard providentiel, quelques officiers anglais qui se tenaient cachés dans une maison voisine et qui avaient vu la porte ouverte, voulurent essayer de profiter de l'occasion. Ils se ruèrent tout à coup vers la porte, décidés à forcer le passage ou à périr.

---Aux armes ! cria le soubadhar. Durwan, fermez bien vite.

Le portier et quelques cipayes se hâtèrent de refermer la porte, mais le reste de l'escorte de Jootha Maddub se glissa adroitement dehors tandis qu'on repoussait les lourds battants de la porte massive. Heureusement pour eux, le soubadhar, qui ignorait le nombre des assaillants, avait été obligé de concentrer toute son attention du côté de ces derniers.

Nous n'avons pas besoin de dire que les fugitifs s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs jambes. Sir Richard et Valentin se désespéraient cependant de ne pouvoir aller au secours des malheureux Européens dont ils entendaient les cris ; mais ils avaient en ce moment des devoirs encore plus sacrés à remplir.

Pendant une heure environ, et malgré l'obscurité, on marcha très vite. A chaque instant, cependant on rencontrait des encombrements des chariots renversés, des voitures brisées, des chevaux morts ou blessés. Puis, à côté de tous ces obstacles, on apercevait des chiens sauvages et des *philosophes* (*butcher's birds*, sorte de vautours) s'acharnant sur quelques cadavres déjà à demi-dévorés. Une odeur épouvantable s'exhalait de ces débris sanglants. En passant à côté d'eux, on reconnaissait des vêtements de femmes, d'enfants, et surtout de soldats et d'officiers européens.

A chaque instant ces affreux spectacles se renouvelaient. Quelquefois on entendait des plaintes et des gémissements étouffés.

---Marchons, marchons toujours, s'écriait alors Jootha Maddub. Mon père doit être sur nos traces.

---A ce nom, les Européens, qui s'étaient arrêtés pour essayer de porter secours aux malheureuses victimes dont ils avaient entendu les plaintes, se remettaient en route. Dès qu'on fut arrivé à une lieue environ de Delhi, Jootha Maddub appela près de lui Valentin et les autres Français afin de décider la route qu'il fallait suivre.

---Il est évident pour moi, dit M. Novéal, que la

révolte des cipayes ne se borne pas aux régiments en garnison à Meeru et à Delhi. C'est une guerre de religion et de nationalité qui s'étendra d'un bout à l'autre du Bengale, excepté peut être à Calcutta, où les forces européennes sont trop nombreuses pour ne pas maintenir le pays. Il faut donc nous diriger de ce côté.

-- Il vous faudra plusieurs semaines pour y arriver, dit Jootha Maddub.

---Certainement, mais si nous rencontrons sur la route des villes qui ne soient pas encore révoltées, nous pourrions y séjourner quelque temps ou profiter des mouvements de quelques détachements européens pour redescendre sous leur escorte vers Calcutta.

---Ce n'est pas la question pour le moment, dit sir Richard. Devons-nous maintenant suivre le grand *trunk-road* (grande route qui va de Lahore à Calcutta, en passant par Delhi), ou faut-il nous enfoncer dans la campagne et au milieu des forêts ?

---Si nous étions seuls, ce serait possible, dit Valentin, mais avec des femmes...

---Tant pis ! dit Savinien, on laissera les palanquins.

---Et les femmes seront reconnues tout de suite.

---D'un autre côté, fit Richard, le *trunk-road* est rempli de monde, et nous rencontrerons à chaque instant des insurgés.

---Et mon père nous rejoindra plus facilement, fit observer Jootha Maddub.

C'était là le danger le plus terrible, en effet. On s'expliquait même difficilement comment le *zemindar* n'était pas encore parvenu à rejoindre les fugitifs. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette conversation avait lieu sans qu'on cessât de marcher.

A chaque instant on rencontrait des bandes de *ryots* (paysans) conduits par quelques fanatiques quelques *dacoits* (voleurs) qui se dirigeaient sur Delhi, ou s'en allaient piller quelque indigoterie européenne. Plusieurs fois ils insultèrent la petite caravane, qu'ils auraient certainement attaquée, si l'escorte de Jootha Maddub ne leur en avait imposé. On reconnut bientôt qu'il fallait renoncer à suivre la grande route.

---Nous n'avons qu'une chose à faire, dit enfin M. Novéal. Gagnons la Jumma et tâchons de trouver un *bowliah* (grand bateau) sur lequel nous descendrons la rivière.

---Novéal sahib a raison, s'écria Jootha Maddub.

On se dirigea vers la rivière, qu'on atteignit bientôt. Elle charriait des débris de tout genre et une quantité de cadavres.

La Jumma étant un des fleuves sacrés des Indous, ils y avaient jeté ceux de leurs compatriotes qui avaient été tués par les blancs. Le nombre en était grand, car les Anglais de Delhi s'étaient énergiquement défendus.

Ce n'était pas le tout que de gagner les bords de la rivière. Il fallait encore se procurer un bateau, et autant que possible un bateau ayant un *roufle* (sorte de dunette) où les femmes pussent se loger.

S'ils n'avaient pas toujours été poursuivis par la crainte d'être rejoints par le *zemindar*, la petite caravane aurait fait halte dans un bois, tandis que quelques-uns des serviteurs de Jootha Maddub seraient allés de droite et de gauche demander un bateau. Il fallut pourtant se décider à faire une halte auprès de quelque village. Les porteurs de palanquin n'en pouvaient plus de fatigue et restaient insensibles même à l'attrait des roupies que leur offrait Jootha Maddub. Puis dans la précipitation du départ, on avait oublié des provisions, et tout le monde avait faim.

On gagna une *aldée* (village indien) cachée sous de grands arbres à quelques pas de la rivière. Jootha Maddub et son *khitmutgar* laissèrent leurs compagnons sous les arbres du bois et entrèrent tout seuls dans le village. Ils le trouvèrent à moitié désert. Une partie des habitants s'étaient portés sur Delhi, d'autres étaient partis pour saccager quelques habitations voisines. Il ne restait guère que des vieillards, des femmes et des enfants.

Jootha Maddub eut mille peines à obtenir quelques chétives provisions qu'il rapporta à ses amis. Touchés de son dévouement et de ses soins, les Européens ne savaient comment lui en témoigner leur reconnaissance. Quant à lui, il ne songeait qu'à Emma. Lors même qu'il s'occupait des autres, on voyait qu'il ne le faisait que pour plaire à la jeune fille.

Pendant que les porteurs de palanquin se reposaient et fumaient leur gargouli, le *kurkaru* et deux *mussachis* longeaient la rivière pour trouver un bateau. Ils aperçurent bien plusieurs *diggeys* (petits canots) ; mais deux ou trois personnes au plus pouvaient trouver place dans ces embarcations. A chaque instant, d'ailleurs, ils rencontraient des Indous embusqués avec des fusils le long de la Jumma et guettant les *bowliahs* et les *budgerows* sur lesquels les indigotiers voisins auraient pu tenter de s'enfuir.

A trois ou quatre milles de l'endroit où la caravane avait fait halte, ils aperçurent enfin un *bowliah* vert avec un roufle assez bien établi. Il était à l'ancre auprès du rivage, et l'on ne voyait personne à son bord. En approchant davantage, le *kurkaru* et son compagnon distinguèrent des débris de tout genre et des taches de sang.

---Quel est donc ce bateau ? demanda le *kurkaru* à un *dandy* (batelier) qui manœuvrait un *diggey* tout près de là.

---C'est le *bowliah* des indigotiers d'Arizoor, répondit le *dandy*. Les chiens ont voulu se sauver avec leurs familles ; nous les avons tous égorgés... Puisse Kali nous envoyer encore quelque aubaine de ce genre ?

---A qui appartient maintenant ce *bowliah* ?

---A personne... C'est-à-dire si... à mes camarades et à moi, qui l'avons amarré.

---Qu'en ferez-vous ?

---Nous le démolirons pour avoir le bois et le fer.

---Vous voulez le vendre ?

---A qui ?

---A mon maître

---Est-ce un *Feringhee* ?

---Non, c'est le fils de Narain Sagore, le grand *zemindar* de Delhi, celui qui a soulevé les *cipayes* contre l'*augreen rasj* (le gouvernement anglais).

Les trois pêcheurs, qui n'avaient aucun droit sur le *bowliah*, ne demandèrent pas mieux que d'en tirer quelque profit.

---Soit, dit l'un d'eux ; combien ton maître donnera-t-il ?

---Viens le trouver avec moi, vous ferez votre marché.

Le *dandy* aborda, amarra son *diggey* à un arbre et suivit le *khitmutgar*. Le marché entre lui et Jootha Maddub aurait été bientôt conclu si le *khitmutgar* n'avait eu soin de recommander à son maître de ne pas se montrer d'abord trop généreux pour ne pas laisser soupçonner l'intérêt qu'il avait à partir promptement. Après avoir discuté quelques moments, il fut convenu que le *dandy* réunirait six de ses camarades, avec lesquels il se chargerait de conduire le *bowliah* jusqu'à un village que lui désigna le jeune Indou. L'intention de ce dernier était de pousser jusqu'à Agra, mais il

comptait ne le dire aux bateliers que lorsque ces derniers ne seraient plus maîtres de refuser.

—Combien de temps faut-il pour mettre le bowliah en état de partir ? demanda Jootha Maddub.

—Deux heures, sahib.

—Et avec un *backshih* (gratification) ?

—Une heure.

—Avec dix roupies pour chacun.

—Une demi-heure.

—Avec vingt ?

—Un quart d'heure, sahib.

—Tu les auras, mais hâte-toi.

Le dandy s'élança vers l'aldée pour y chercher ses camarades.

—C'est imprudent d'offrir tant d'argent, dit M. Novéal au jeune Indou.

—Je le sais bien, mais chaque instant est précieux. Je ne sais quel pressentiment me tourmente et me fait me hâter encore davantage.

—J'ai le même pressentiment, dit Juliette. Il me semble qu'un danger invisible et imminent plane au-dessus de nous.

Quelques minutes plus tard, quelques-uns des Indous vinrent jeter à travers les arbres des regards curieux sur l'escorte de Jootha Maddub. Peu à peu leur nombre augmenta, le *khitmutgar* commença à les regarder avec une certaine inquiétude. Tous ces curieux avaient l'air fort animé et causaient entre eux d'un air peu rassurant.

—Rapprochons-nous du bowliah, dit le fils du zemindar.

Au moment où les fugitifs allaient sortir du bois, on entendit dans le lointain le galop de plusieurs chevaux.

—Si c'était de la cavalerie anglaise ! s'écria Juliette.

—Non, répond le *khitmutgar*, qui avait appuyé son oreille sur le sol, ce sont des cavaliers indous. Ils arrivent au galop.

—Mon père doit être à leur tête, murmura Jootha Maddub.

A ce moment le *bhecsty* (porteur d'eau), qui était allé remplir son outre à une fontaine voisine, revint en courant.

—Le sahib ! dit-il à Jootha Maddub.

—Seul ? demanda le jeune homme.

—Oh ! non ; il a avec lui une cinquantaine de cavaliers.

A travers les interstices des arbres, on vit en effet passer sur la route des hommes revêtus pour la plupart de l'uniforme de la cavalerie indigène. A leur tête galopait Narain Sagore.

—Nous sommes perdus, s'écria Savinien.

—Non, dit Valentin, ils ne ralentissent pas leur allure... Les voilà qui passent... ils s'éloignent.

—Ils s'arrêtent ! murmura sir Richard.

—En effet.

Il y eut un moment d'angoisse atroce ; Narain Sagore paraissait indécis sur ce qu'il devait faire. Après avoir échangé quelques mots avec un ryot, il reparut au galop avec son escorte.

—Sauvés ! s'écria Jootha.

—Pas encore, dit M. Novéal. Il s'apercevra bientôt qu'il a fait fausse route et il reviendra.

—Courons vite à l'embarcation, dit Valentin.

On se dirigea de ce côté. Les villageois suivirent les fugitifs en se tenant à quelque distance.

—Êtes-vous prêts ? demanda-t-on aux dandys.

—Pas encore, répondirent-ils.

—Embarquons toujours les femmes, dit Valentin.

On approcha les palanquins le plus possible du bowliah. Les quatre Françaises descendirent l'une après l'autre, la figure et tout le corps enveloppé

d'une longue pièce d'étoffe de coton. Elles montèrent à bord de l'embarcation. On les fit ensuite entrer dans le rouffle dont on referma la porte,

A ce moment, les ryots commencèrent à s'agiter, puis bientôt, à pousser des vociférations et à menacer les voyageurs. Peut-être soupçonnaient-ils la vérité, peut-être cherchaient-ils un prétexte pour piler. Pour comble de malheur, on entendit le bruit des pas des chevaux dans le lointain. Evidemment, Narain Sagore et ses cavaliers avaient reconnu leur erreur et revenaient sur leurs pas.

—Hâtez-vous donc, cria Jootha Maddub aux dandys.

Soit que ces derniers ne pussent pas aller plus vite, soit qu'ils fussent secrètement d'accord avec leurs compatriotes, ils n'avançaient guère dans leur besogne. Les chevaux se rapprochaient pourtant, et les ryots devenaient de plus en plus hostiles. Jootha Maddub perdit patience.

—Ecoutez, dit-il aux dandys en leur montrant ses pistolets, démarrons immédiatement, sinon nous partons tous à pied et vous perdrez votre *backshih*.

—Nous le prendrions, dit un vieux batelier.

Le *hurkaru* saisit l'insolent à la gorge.

—Grâce ! grâce ! murmura-t-il.

—Partons, alors ! dit Jootha Maddub.

Tous les individus de l'escorte s'étaient occupés de seconder activement les dandys. Il ne restait plus que l'amarre à détacher. Il était temps, car les cavaliers paraissaient déjà à travers les troncs des arbres.

XXX.

Au moment où la barque se mit en mouvement, Narain-Sagore était à peine à cinquante pas de son fils.

Enhardis par la vue des cavaliers et probablement aussi par les paroles du zemindar, quelques ryots se jetèrent dans des diggeys pour rejoindre le bowliah, dont la lourde masse était longtemps à répondre à l'action des avirons.

Plusieurs des cavaliers avaient des fusils. Postés sur le bord de la rivière, ils tiraient sur les dandys, afin de les empêcher de ramer et de manœuvrer leurs voiles.

Par bonheur, les bateliers, ne se rendant pas compte du motif qui guidait les nouveaux venus, les prirent pour des pillards avec lesquels ils ne se souciaient nullement de partager le butin qu'ils espéraient recueillir. Aussi la peur et la cupidité activèrent-elles si bien leur paresse, que le bowliah glissa bientôt sur le fleuve avec une vitesse qu'augmentaient singulièrement le vent favorable.

Pendant quelques minutes les cavaliers galopèrent sur le bord du fleuve pour ne pas perdre de vue l'embarcation, mais bientôt le rivage ne tarda pas à devenir impraticable. Il leur fallu retourner sur leur pas. Un des diggeys réussit seul à accoster le bowliah. Les hommes voulurent monter à bord de cette dernière embarcation, mais mal leur en prit. Joseph, Frédéric, le *khitmutgar* et le *kurkaru* avaient préparé des nœuds coulants qu'ils leur jetèrent autour du corps à mesure qu'ils arrivaient à portée. Une fois pris de cette façon, les ryots furent hissés à bord et solidement garrottés. Un seul parvint à s'échapper et se sauva à la nage. Quant aux autres, dès qu'on fut arrivé à quelque distance, on leur ôta les liens et on les laissa se jeter à l'eau. Comme ils nageaient tous comme des poissons, ils eurent bientôt regagné le rivage.

Lorsqu'on eût perdu de vue le dernier ryot, il y

eut un mouvement de joie et d'espérance parmi les pauvres fugitifs. Jootha Maddub seul, assis sur l'avant du bowliah, contemplant tristement l'eau qui s'enfuyait, et restait triste et morne. Valentin comprit ce qu'il souffrait et vint lui serrer la main. Les autres Français et sir Richard suivirent l'exemple de Mazeran.

---Nous vous devons la vie, lui disaient-ils avec effusion.

---Je suis heureux de vous avoir sauvés, répondit-il ; mais mon père m'a maudit, lui qui m'aimait tant ! Cela me portera malheur.

Frédéric fit son possible pour consoler son ami, mais cette fois encore, la voix seule d'Emma eut le privilège de calmer le pauvre Indou. Il passa presque toute la journée assis sur un coussin dans un coin du rouffle et regardant silencieusement les femmes, qui travaillaient à rattacher par quelques points de couture les plis de leurs écharpes, qu'elles ne savaient point draper comme les femmes indiennes.

A la chute du jour, les bateliers déclarèrent qu'il fallait s'arrêter. Jamais, en effet, au Bengale, on ne voyage la nuit sur les rivières.

La Jumma est rapide et sinieuse. Ses ondes charrient presque toujours des arbres déracinés par les eaux ou brisés par la tempête, qui causeraient de grandes avaries aux bateaux assez imprudents pour se risquer dans l'obscurité. En dépit de tous ces dangers, mieux valait encore cependant continuer à naviguer que de rester à l'ancre. Ce retard devait donner en effet à Narain Sagore le temps de prendre les devants et de se retrouver sur le passage des fugitifs au premier point de jonction de la rivière et de la grande route d'Agra, que le zemindar avait probablement suivie avec son escorte.

Il faut marcher, dit Jootha Maddub aux bateliers.

Ils s'écrièrent qu'on les tuerait plutôt que de les faire naviguer une heure de plus. Prières, menaces, rien n'y fit. Avec cette facilité larmoyante que possèdent tous les Indous, les dandys se jetèrent en pleurant aux pieds de Jootha Maddub et le supplièrent de les laisser se reposer.

---Voyons, reprit le jeune homme, je sais combien de dangers présente la navigation de la Jumma pendant la nuit, mais, somme toute, nous partageons ces dangers avec vous. Cinquante roupies pour chacun de vous, si vous consentez à continuer.

Les Indous se regardèrent, puis il se retirèrent à l'écart, et Jootha Maddub les vit discuter avec vivacité. Enfin celui qui paraissait le chef de la bande revint vers Jootha Maddub.

---Souvent, dit-il, on promet dans le danger ; mais quand il est passé, on regrette sa promesse et son argent.

---C'est-à-dire que vous voudriez les roupies d'avance, dit Jootha Maddub, qui ne fut ni étonné ni froissé de cette méfiance, tout à fait dans l'habitude des Indous.

---Oui, sahib.

---Et alors nous partirons ?

---Oui sahib.

---Vous le jurez ?

Ils commencèrent une kyrielle de serments avec une volubilité incroyable.

---Très-bien, dit Jootha Maddub, qui, avec toute l'inexpérience d'un jeune homme, ignorait sans doute qu'il ne faut jamais payer d'avance un Indou.

Ils réclamèrent en outre la somme convenue pour le voyage. Jootha refusa.

---Nous allons courir beaucoup de dangers ! di-

rent-ils en larmoyant de nouveau. Si nous mourons, que deviendront nos femmes et nos enfants ? Ils ne profiteront même pas de l'argent que nous aurons gagné. Si vous nous le donnez maintenant, un de nous ira le porter à notre village, et les autres alors feront tout ce que vous voudrez.

Il n'y a pas de population plus adroite et plus insinuante que celle de l'Indoustan. Quoiqu'il fut lui-même du pays, Jootha Maddub, bon et confiant, se laissa attendrir par les supplications de ces compatriotes. En dépit des signes expressifs que le khitmutgar lui faisait furtivement, il compta aux bateliers tout l'argent qu'il leur avait promis.

Ils se jetèrent à ses pieds, le comblèrent de bénédictions et lui jurèrent un dévouement à toute épreuve.

On continua de marcher, mais après avoir chargé la voile, et l'on dut prendre des précautions infinies.

---Le sahib ferait bien de veiller sur les dandys, dit tout bas le khitmutgar à son maître. Maintenant qu'ils ont de l'argent, bien certainement ils n'achèveront pas le voyage.

Jootha Maddub ne pouvait se dissimuler que l'avis était sage, aussi promit-il de ne pas dormir de toute la nuit. Quand aux Européens, il ne put réclamer leur concours pour cette surveillance ; car on les avait enfermés dans une des cabines du rouffle afin que les bateliers ne les vissent pas. Brisé par la fatigue, et plus peut-être encore par les émotions de tout genre qu'il avait éprouvées, Jootha Maddub se mit à se promener de long en large sur le pont. De temps en temps, ses yeux se fermaient. Il les rouvrait aussitôt ; mais, après quelques minutes, ses paupières alourdies s'affaissaient de nouveau. Tout à coup un choc violent fit trembler l'embarcation.

---Allerte ! allerte ! s'écria Jootha Maddub en courant à trois dandys qui, malgré la violence de la secousse, continuaient à dormir dans un coin, cachés sous leurs *comlis* ou larges manteaux en étoffe de coton.

Le pied de Jootha Maddub rencontra quelque chose de dur et d'inégal qui ne pouvait être qu'un corps humain. Il enleva les *comlis*. Il n'y avait dessous que des paquets de cordages. Il regarda autour de lui en appelant les dandys. Tous avaient disparu. Ils s'étaient probablement laissés glisser tout doucement dans la rivière, car un moment après on les entendit passer au milieu des roseaux qui bordaient le rivage.

Tout le monde accourut sur le pont, sauf les femmes, à qui Jootha Maddub avait recommandé de se montrer le moins possible. On tint conseil. La situation était des plus critiques. D'abord, le bowliah était échoué, et peut être profondément enfoncé. Pourrait-on le dégager de cette position ? Puis comment naviguer maintenant qu'on était privé de l'aide des bateliers ? Quant à courir après eux pour les rejoindre et les ramener de force, il n'y fallait pas songer.

---Ce qu'il y a de pis dans tout ceci, dit M. Novéal, ce n'est pas seulement le danger présent, c'est le danger à venir. Je suis persuadé que ces coquins de dandys vont prévenir leurs compatriotes qu'il y a ici une embarcation échouée sur laquelle on peut récolter un riche butin.

---C'est à craindre, fit Jootha Maddub. Avant peu nous verrons arriver quelque bande de ryots ou de dacoits qui nous pilleront et nous égorgeront s'ils le peuvent.

---Tâchons toujours de dégager le bowliah, dit Valentin.

L'entreprise était d'autant plus difficile qu'on

manquait de gaffes et de perches. Pour couper des branches qui pussent servir, il fallait aller à terre ; or, avec les alligators qui habitaient sur les bords de la Jumma, la chose offrait mille dangers. Sans rien dire, Jootha Maddub se dépouilla de ses vêtements.

—Je vous accompagne ! s'écrièrent Valentin et sir Richard.

—Non, dit M. Novéal, j'irai seul. Il faut que Jootha Maddub reste à bord, car tout le salut de notre petit monde repose sur sa tête. S'il lui arrivait malheur, que deviendraient nos pauvres amis ? Quant à vous, messieurs, continua-t-il en se tournant vers ses compatriotes, vous ne connaissez ni le pays, ni la langue, et si vous rencontriez un indigène en sortant de l'eau, vous seriez tout de suite reconnus, ne fût-ce qu'à votre couleur.

Quoique les Indous ne soient pas généralement fort braves dans les ténèbres, le khitmutgar et le hurkaru de Jootha Maddub offrirent d'accompagner M. Novéal. Sauf un bearer de bangys et deux mussalchis dont on se méfiait un peu, il faut dire, à la louange de l'escorte de Jootha Maddub,

que presque tous les Indous montrèrent beaucoup de courage et de dévouement.

M. Novéal saisit un revolver entre ses dents, serra la main de ses amis et se laissa glisser dans l'eau par l'avant du bowliah. Les deux Indous le suivirent. Deux minutes plus tard, on les entendit tous trois se frayer un passage à travers les roseaux.

Un quart d'heure s'écoula. Tout à coup un cri déchirant, un cri de frayeur et de douleur à la fois, partit du bois non loin de l'endroit où avait abordé M. Novéal. Le même cri se répéta une seconde fois, mais déjà affaibli. Deux coups de feu retentirent. Puis on n'entendit plus rien. Une angoisse affreuse étreignait à la gorge les gens restés à bord du bowliah. Dix minutes s'écoulèrent encore.

Enfin, on entendit le bruissement des roseaux du rivage. Puis, à la faible clarté de la lune, on distingua le sillage blanchâtre que formaient derrière eux deux corps qui nageaient vers le bowliah. On chercha vainement des yeux un troisième sillage.

A continuer.

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



M AIS ce poison, monsieur le docteur, vous en connaissez donc la nature ?

—Je crois du moins la connaître. Depuis huit jours tous les symptômes de la maladie de votre maîtresse ont changé, et sont devenus ceux d'un

empoisonnement par la strichnine.

—Oh ! murmura Périne, il me semble que je me sens devenir folle !

—Devenir folle ! répéta le docteur, gardez-vous en bien, si vous aimez Mme de Kéroual, car c'est en ce moment qu'elle a besoin de toute votre raison, de tout votre sang-froid !

—J'ai beau faire, et ma tête s'égare malgré moi quand je songe à ces doutes incessants qui vont m'obséder sans relâche. Cette chaleur âcre dont vous m'avez parlé, monsieur le docteur, je croirai la trouver dans tous les breuvages.

—Rassurez-vous, car il existe un moyen infaillible de contrôler le plus ou moins de réalité de vos soupçons.

—Et, ce moyen ?

Le docteur Perrin fit le tour du laboratoire en examinant les fioles rangées en bon ordre sur les rayons. Il en prit une et revint à Périne.

—Vous voyez ceci, fit-il.

—C'est de l'acide nitrique, dit la jeune femme en lisant l'étiquette collée sur le petit flacon.

—Oui, et l'acide nitrique est le réactif de la strichnine.

—Je ne comprends pas.

—Vous n'avez pas besoin de comprendre la cause, pourvu que vous connaissiez l'effet, et cet effet, le voici : chaque fois que la tisane vous paraîtra

suspecte, vous verserez dans le verre où elle sera contenue, quelques gouttes de ce réactif. Si vos doutes ne sont qu'illusion, aucun changement ne se manifestera dans l'apparence du breuvage. Si, au contraire, le poison s'y trouve, il prendra la couleur du sang.

—La couleur du sang ! murmura Périne qui ne fut pas maîtresse de dissimuler son effroi. Est-ce un effet de la magie ?

—Non, c'est un résultat de la science, répondit le docteur en souriant involontairement de la naïve crédulité de la jeune femme, malgré la gravité terrible de la situation.

Périne glissa le flacon dans son corsage.

—C'est bien, dit-elle, il ne me quittera plus, et ce que vous m'avez enjoint de faire, je le ferai.

—Maintenant, reprit le médecin, allons retrouver Mme la comtesse. C'est aujourd'hui, m'avez-vous dit, que se célèbre son mariage avec le baron de Strény ?

—Le mariage civil, oui, Monsieur le docteur. Le maire de la commune et les témoins doivent venir au château.

—A quelle heure ?

—A trois heures, je crois.

—Je crains beaucoup que cette cérémonie ne cause à Mme de Kéroual une agitation violente, et peut-être funeste. Mais l'empêcher est impossible. Elle n'écouterait à cet égard aucun conseil. Je dois visiter un malade à quelques lieues d'ici. Je reviendrai dans la soirée. D'ici là, veillez bien, Périne. La vie de votre maîtresse est entre vos mains.

—Vous pouvez compter sur moi, monsieur le docteur. Je veillerai sur elle comme je veillerais sur mon enfant !

XXXV.—*Le livre perdu.*

Mme de Kéroural éprouvait un mieux très-sensible qu'elle attribuait à la tisane versée par le docteur.

Il lui fit boire un second verre de cette tisane et prit congé d'elle, en annonçant que son itinéraire devant le remener à Rochetaille quelques heures plus tard, après ses visites, il viendrait savoir de ses nouvelles dans la soirée.

—Vous serez le bien accueilli, cher docteur, répondit Léonie en souriant. Seulement, n'oubliez pas qu'il ne faudra plus m'appeler madame la comtesse, car la comtesse de Kéroural aura fait place à la baronne Gontran de Strény.

Louis Perrin s'inclina silencieusement et quitta la chambre.

Périne le reconduisit jusqu'au perron, afin de recevoir ses dernières instructions s'il en avait à lui donner.

—Veillez ! lui répéta-t-il seulement, veillez bien !

Il se mit en selle, tourna au petit trot la pelouse couverte de neige, et s'engagea dans la longue avenue, où Périne le suivit un instant des yeux.

—Le poison ! murmura-t-elle tout bas en le regardant s'éloigner, il croit au poison ! Moi, j'ai beau faire, je n'y peux pas croire. Je le lui disais tout à l'heure, et c'est la vérité, ici tout le monde aime madame, personne n'a d'intérêt à sa mort ! Les cœurs brisés, les yeux baignés de larmes la suivraient dans la tombe ! Le docteur s'abuse lui-même ! des symptômes mensongers doivent causer son erreur ! Sans doute il se forge des chimères pour expliquer une maladie qu'il ne comprend pas ! S'il ne se trompait point, ce serait trop affreux ! Songer qu'une main infâme, une main cachée dans l'ombre, tuerait lentement cet ange !...et moi qui l'approche jour et nuit, à chaque heure, à chaque minute, moi qui prépare ses breuvages et qui les lui présente, on me soupçonnerait peut être !...On m'a soupçonnée déjà ! Le docteur a douté de moi, j'en suis sûre !... je l'ai bien compris ! Dans les questions qu'il m'adressait, il y avait de la défiance ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu prenez pitié de moi, et si véritablement l'assassin existe, étendez votre main sur lui, et qu'un signe visible vienne me dire : Le voilà !

Lentement et la tête basse, Périne quitta la plus hâte marche du perron, rentra dans le vestibule, et s'apprêta à le traverser pour gagner l'escalier, quand elle vit en face d'elle Jean Rosier, son mari.

Le garde-chasse avait la figure décomposée, et son allure incéise et flageolante était si bizarre que Périne crut un moment que, pour la première fois depuis son installation au château, il avait sacrifié au culte de la dive bouteille.

—Est-ce donc là ce que tu m'avais promis, Jean ! lui dit-elle avec amertume. Tu es ivre ?

L'ex-saltimbanque fit un geste d'énergique dénégation.

—Ivre, moi ! répéta-t-il. Ah ! Périne, tu sais bien que je ne bois plus plus jamais ! Je n'ai pas seulement pris une goutte de vin pur aujourd'hui. Ça n'est pas bien de m'accuser comme ça.

—Pourquoi donc alors as-tu cette mine embarrassée ? Tu semble chanceler sur tes jambes. T'est-il arrivé quelque chose ?

—Oui.

—Quoi ?

—J'ai manqué faire un malheur, et je ne suis pas tranquille, car c'est une chose qui pourrait être pour nous de grande conséquence, surtout au

moment où M. le baron va devenir le maître au château.

—Il s'agit donc de M. le baron ?

—Hélas ! oui.

—Explique toi, car il m'est impossible de deviner les causes de ta préoccupation.

—As-tu entendu le bruit d'un coup de fusil dans le parc, il y a de cela un quart d'heure ou vingt minutes ? demanda Jean Rosier.

—Non.

—Eh bien ! ce coup de fusil que tu n'as point entendu, c'est moi qui l'avais tiré. Ne t'impatiente pas. Voilà l'histoire : Je m'en allais, sans penser à rien, le long de la grande avenue, quand je vois sur la neige la passée toute fraîche d'un lapin qui venait d'entrer sous le taillis. Je me dis : "Toi, mon gaillard, si tu reviens par ici, tu auras ton affaire," et je m'embusque derrière le tronc de l'un des gros marronniers. Je n'étais pas là depuis cinq minutes que j'aperçois une boule grise, avec de grandes oreilles. C'était mon lapin qui venait tout droit sur moi. Je l'ajuste, je tire, il saute et ne bouge plus. Je lui avais donné son compte. Mais juste à cette minute, M. le baron, que je n'entendais point à cause de l'épaisseur de la neige, passait à cheval à trois pas de moi. Le cheval, qui ne s'attendait à rien, prend peur, se cabre, fait un écart terrible et se jette au milieu des jeunes arbres où le par-dessus de M. le baron s'est accroché et déchiré du haut en bas. J'allais, tout confus, le prendre par la bride pour le remettre dans le bon chemin, mais M. le baron m'a donné sur la main un grand coup de cravache en m'appelant maladroit et en me lançant un mauvais regard. Ah ! quel œil ! Voilà un homme qui m'en veut, et qui n'aura rien de plus pressé que de nous renvoyer quand il sera le mari de Mme la comtesse, et ça ne tardera guère, puisque le mariage est pour aujourd'hui.

—Rassure-toi, répondit Périne, madame est bonne et juste, et ne nous laissera pas punir si cruellement pour une imprudence involontaire.

—Tu crois ?

—J'en suis sûre.

Allons, ça me met un peu de baume dans le sang de te voir rassurée. Songe donc, nous sommes si bien ici. Quel chagrin s'il fallait partir et recommencer notre ancien métier.

—Rien de semblable ne nous menace.

—Allons, tant mieux...mais cependant, toi, qui sais parler comme personne, parle donc à M. le baron. Tu lui diras que je suis bien désolé, mais que je ne l'avais pas entendu venir, et qu'il n'y a eu rien de ma faute. Le feras-tu, ma bonne Périne ?

—Assurément, puisque tu le désires.

—Tu lui donneras en même temps ce livre, ajouta Jean Rosier en tirant de sa gibecière un petit volume à tranche rouge. Il est tombé de sa poche au moment où le par-dessus s'est déchiré. Je l'ai ramassé dans la neige, et j'allais le lui rendre. Mais, bast ? il enfonçait les éperons dans le ventre de son cheval, et il était déjà bien loin.

Périne prit distraitemment le livre.

—Je le lui remettrai, dit-elle.

—Et alors, s'écria Jean Rosier rassuré d'une façon à peu près complète, peut-être que tout ira bien.

—Sois tranquille, et ne me retiens pas plus longtemps. Madame est seule, je vais la rejoindre.

Le garde-chasse disparut dans la direction de la cuisine, et Périne monta l'escalier.

Tout en gravissant les marches, l'idée lui vint

de jeter un coup d'œil sur le livre perdu par Gontran de Strény.

Elle l'ouvrit au premier feuillet, et devenue soudain livide, les yeux arrondis démesurément par l'épouvante et par la stupeur, elle s'arrêta comme pétrifiée.

Le titre, en frappant ses regards, lui brûlait les yeux comme un fer rouge.

Elle venait de lire ces trois mots sinistres ;

TRAITÉ DES POISONS.

—Ah ! murmura-t-elle lorsqu'elle fut un peu remise de cette première et foudroyante émotion.

Ce livre tombé de la poche du baron de Strény, à l'instant où le docteur soupçonne un crime, c'est l'indice que je demandais à Dieu, et que Dieu m'envoie ! Le docteur ne se trompait pas. Il voyait la vérité, et c'est moi, pauvre folle, c'est moi qui m'abusais en refusant de croire.

Elle feuilleta le volume.

—Une page cornée ! dit-elle tout à coup.

Et elle lut :

“De l'empoisonnement par la strichnine, de ses symptômes et de ses effets.” La strichnine, répéta-t-elle. Mon Dieu ! mais c'est le nom que le docteur a prononcé dans le laboratoire ! Il avait tout deviné ! tout ! Ah ! je préviendrai madame ! je lui révélerai ce qui se passe ! Je ne laisserai pas s'accomplir l'union du meurtrier et de la victime !

Et Périne, emportée par la résolution qu'elle venait de prendre et qu'elle voulait accomplir sans perdre une seconde, gravit en deux élans les dernières marches de l'escalier et parcourut la galerie dans toute sa longueur avec une incroyable vitesse.

Hâte inutile. Au moment où la jeune femme arrivait à la porte de la chambre, elle y rencontra Gontran qui, de son côté, se préparait à en franchir le seuil.

Périne sentit un frisson sur sa chair. Parler en présence du baron était impossible. Périne avait peur de ce misérable. Elle se disait qu'en se voyant démasqué, il n'hésiterait pas à commettre un double meurtre pour garder son secret.

Elle s'effaça pour le laisser passer, mais le suivit et elle entra en même temps que lui.

—Ah ! Gontran, s'écria Léonie en se soulevant à demi. Enfin, vous voici de retour. J'avais hâte de vous voir. J'ai à vous donner une nouvelle qui va vous rendre bien heureux.

—Laquelle, chère bien-aimée ? demanda le baron en appuyant ses lèvres sur la main presque diaphane de la malade radieuse et transfigurée.

—Celle-ci : je me sens mieux depuis ce matin beaucoup mieux. Il me semble que ma convalescence commence aujourd'hui.

—Ah ! Léonie ! Léonie ! s'écria le baron, vous aviez raison de me promettre une heureuse nouvelle ! Que le ciel soit béni !

—Le monstre ! pensa Périne.

Mme de Kéroual continua :

—Ce mieux soudain, qui se manifeste juste le jour où je vais porter votre nom, c'est d'un heureux augure, n'est-ce pas ?

—Oui, répliqua Gontran. C'est le bon Dieu qui semble vous dire qu'à force de soin et d'amour je vous rendrai la vie et la santé !

—Il ose parler de Dieu ! se dit Périne tout bas. Judas n'était pas plus infâme !

Mme de Kéroual leva les yeux et s'aperçut de la présence de sa femme de chambre.

—Tu peux te retirer, mon enfant, lui dit-elle. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Périne hésita ; mais comment, sous quel pré-

texte refuser d'obéir ? Parler trop tôt, parler devant le baron, encore une fois, c'était tout compromettre, c'était tout perdre.

Elle prit le parti de passer dans la pièce qui précédait la chambre à coucher, mais elle laissa la porte entr'ouverte, et elle se plaça de façon à ne perdre de vue aucun des mouvements de Gontran.

La petite table sur laquelle se trouvait la tisane était hors de la portée de ce dernier, qui venait de s'asseoir auprès de la comtesse.

—S'il se lève, pensa Périne, s'il s'approche de la table, si je lui vois faire un geste ou un mouvement suspect, j'entrerai, je crierai à l'aide, j'appellerai tous les domestiques, et madame ne boira pas. Il ne peut rester là bien longtemps, et, quand il sortira, mon tour viendra. Plus de mensonge alors, plus de masque, plus d'infâmie !

La conversation commencée entre le baron et la comtesse continua sur un ton très-bas.

—Gontran, murmura Léonie en serrant dans ses mains les deux mains de son meurtrier, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

—Si je vous aime ! répondit-il. Ne le savez-vous point ? Est-ce que vous en doutez !

—Je le sais et je n'en doute pas. Et si je vous le demande, c'est que je suis heureuse, oh ! bien heureuse de vous entendre me le répéter.

—Eh bien ! Léonie, fit Gontran d'une voix passionnée, je vous aime plus que jamais, et c'est en vous voyant souffrir que j'ai compris combien je vous aimais !

—Je vous crois, je vous crois, mon ami, et mon cœur déborde de joie. Cette tendresse que je vous inspire, cette tendresse immense, absolue, sans bornes et sans rivale, il faut la reporter tout entière sur ma chère petite Marthe, sur mon enfant adorée. Je vous l'ai déjà demandé, et vous me l'avez promis, vous me l'avez juré !

—Ce serment, je le renouvelle. J'aime Marthe comme si véritablement elle était ma fille. D'ailleurs, aujourd'hui même ne serai-je pas tout à fait son père.

—Oui, aujourd'hui.....dans deux heures. Rien ne peut retarder notre union, n'est-ce pas ?

—Rien.

—En rendant le repos à mon âme, le calme à ma conscience, en assurant l'avenir de ma fille, ce mariage prolongera ma vie, j'en suis sûre.

—N'en doutez pas, Léonie. Dieu vous réserve encore de longues années de paix et de bonheur.

—Et ce bonheur, c'est à vous que je le devrai ! Dites-moi, Gontran c'est bien à trois heures que le maire, M. Lehardy, doit arriver au château ?

—Oui, et comme les routes sont couvertes d'une neige très-épaisse, je lui ai promis d'aller le chercher en voiture et je partirai dans une heure. J'ai donné des ordres pour qu'on attelle.

—Ah ! Gontran, je ne serai vraiment soulagée, vraiment heureuse, que lorsque je ne sentirai plus à mon front la tache d'une liaison coupable.

—Quoi ! toujours cette pensée !

—Toujours !

—Vous étiez.....vous étiez libre.

—On n'est jamais libre d'être coupable ! Enfin, bientôt le passé n'existera plus ! Je pourrai, sans rougir, embrasser mon enfant.

Près d'une heure s'écoula dans cette causerie intime où le démon de l'hypocrisie, sous la forme du baron de Strény, prodiguait à une pauvre femme abusée, lâchement et lentement tuée par lui, des paroles menteuses et de trompeuses espérances.

Le moment approchait où Gontran allait quitter

la chambre à coucher pour monter en voiture et se rendre chez la maire de Rochetaille.

Bientôt Périne se trouverait seule avec la comtesse et alors elle pourrait tout dire, tout révéler, tout arrêter.

Léonie serait sauvée sans doute alors, car le criminel démasqué ne pourrait achever son œuvre.

Soudain, dans la partie basse du château, retentirent des clameurs aiguës, déchirantes, poussées par une voix enfantine.

Le cœur et l'oreille d'une mère ne se trompent jamais ! Mme de Kéroual, galvanisée par l'angoisse qui s'emparait d'elle, se souleva de son siège et cria :

—Périne, entendez-vous ! Périne, c'est la voix de Marthe ! Il arrive malheur à ma fille ! Courez ! courez !

La femme de Jean Rosier perdit la tête. Elle oublia tout, excepté que l'enfant semblait en péril. Elle répondit, depuis l'antichambre :

—J'y vais, madame la comtesse.

Et elle s'élança dans la galerie. Léonie, épuisée, retomba sans force et presque inanimée dans son fauteuil.

Gontran profita de cet instant bien court pour s'approcher de la petite table sur laquelle se trouvait la tisane, et pour laisser tomber quelque chose dans la carafe.

Puis, remplissant le verre, il le présenta à la comtesse, d'une main qui ne tremblait pas, en murmurant à son oreille :

—Vous émuvoir ainsi, chère Léonie, c'est insensé ! Que dirait le docteur, qui vous recommande surtout du calme ?... Il ne s'agit, soyez en sûr, que d'un accident sans gravité. Les cris de Marthe ont cessé déjà. Cette tisane vous fait du bien ; buvez, cela vous remettra.

Mme de Kéroual prit le verre et le vida machinalement.

Quand, au bout d'une minute, Périne reparut, apportant dans ses bras sa petite fille, le verre vide avait repris sa place, sur le plateau, près de la carafe.

Marthe pleurait encore, mais en même temps elle souriait déjà. Elle avait fait une chute en jouant avec Georgette dans le vestibule. Sa joue s'était meurtrie légèrement à l'angle d'un meuble de vieux chêne. Une petite trace bleuâtre et une gouttelette de sang presque invisible, c'était tout.

—Le mal n'est pas grand, madame la comtesse, dit Périne en tendant l'enfant aux baisers de sa mère qui la serra contre son cœur et l'embrassa follement.

Puis, la femme de Jean Rosier ajouta, parlant pour Gontran, mais sans s'adresser à lui :

“ La voiture attelée, attend au bas du perron. ”

Mme de Kéroual cessa d'embrasser Marthe qui, avec la naïve insouciance des enfants de cet âge, s'échappa de ses mains et courut rejoindre Georgette pour recommencer les jeux avec elle.

—Vous avez entendu, fit Gontran, la voiture est là.....

—Eh bien, mon ami, partez, répondit la comtesse ; allez chercher M. Lehardy.

—Vous venez d'éprouver une violente crise, j'ose à peine vous quitter en ce moment.

—Ne craignez rien, Gontran, me voici complètement remise. La vue de ma fille a réparé le mal que m'avaient fait ses cris. Hâtez-vous, je vous en prie, hâtez-vous !

—Je vous obéis, je pars.

—Et moi, dit Mme de Kéroual, je vais compter les minutes jusqu'à votre retour.

—Armez vous de patience. La distance est

courte, c'est vrai, mais les chevaux et les roues enfoncent dans la neige. On ne peut marcher autrement qu'au pas.

—Eh bien, je serai calme et patiente, répliqua la comtesse en souriant ; mais ne perdez plus une minute.

Gontran porta la main de Léonie à ses lèvres et sortit en disant :

—A bientôt, chère femme, à bientôt..... et à toujours.

A peine le bruit de ses pas avait-il cessé de se faire entendre dans la galerie que Périne courut à l'une des fenêtres, l'ouvrit, malgré le froid, et se pencha au dehors.

Elle vit le baron sortir du château, elle le vit monter en voiture, le cocher fouetta son attelage qui s'ébranla lentement.

—Enfin, pensa la femme de Jean Rosier, enfin, nous sommes seules, et nous avons une heure devant nous.

Et elle se retourna vers Mme de Kéroual.

XXXVI.—*Le réactif.*

Périne, nous avons dit, se retourna vers Mme de Kéroual pour lui parler, mais la parole expira sur ses lèvres en présence du spectacle terrifiant et inattendu qui s'offrit à elle.

La comtesse, le visage décomposé par une souffrance sans nom et crispant ses deux mains sur sa poitrine qu'elle semblait vouloir déchirer, se tordait dans une crise effroyable et faisait de vains efforts pour articuler des paroles qui s'étouffaient dans sa gorge haletante.

Enfin, d'une voix si rauque et si sourde qu'elle ressemblait à un râle d'agonie, elle prononça ces mots à peine distincts :

—A mon secours, Périne, à mon secours !

Cet appel dissipa l'anéantissement momentané qui paralysait la femme de Jean Rosier.

Elle se précipita vers sa maîtresse en lui criant :

—Madame, au nom du ciel, qu'avez-vous ?

—Je souffre..... je brûle..... je meurs..... balbutia la comtesse. De l'air..... il me faut de l'air ou j'étouffe.

Périne se hâta d'ouvrir de nouveau la fenêtre qu'elle venait de refermer, et Mme de Kéroual, se tournant du côté de cette fenêtre, aspira longuement et avidement l'air glacial.

—Ah ! murmura-t-elle ensuite, ce feu..... toujours ce feu.....rien ne l'apaise, rien ne l'éteint.....Dieu m'a condamnée.....je vais mourir.

Périne, affolée, se tordait les mains. Tout à coup son regard tomba sur la carafe et un jet de lumière lui traversa l'esprit.

—Madame, s'écria-t-elle, pendant que j'étais descendue, il n'y a qu'un instant, pour Marthe, vous avez bu, n'est-ce pas ?

La comtesse fit un signe affirmatif.

—Et, continua la femme de Jean Rosier, c'est M. le baron qui vous a versé ?

—Oui, répondit Mme de Kéroual.

Périne poussa un gémissement sourd en balbutiant !

—Ah ! malheureuse que je suis ! Malheureuse, j'aurais dû rester !

Tout en parlant, elle prit dans une cuiller un peu de tisane quelle mit dans sa bouche.

La saveur âcre et brûlante signalée par le docteur se manifesta aussitôt d'une façon tellement nette, tellement caractérisée, qu'il était impossible de s'y méprendre.

—Ah ! cria Périne sans presque avoir conscience de ses paroles, l'infâme ! l'infâme ! il a profité de

mon absence !.....Dieu nous abandonne donc, puisqu'il permet des choses pareilles !..... Ah ! madame la comtesse, qu'importaient les cris d'un enfant ? J'aurais dû vous désobéir !

—Périne, tu m'épouvantes, fit Mme de Kéroual en attachant sur son interlocutrice ses yeux agrandis par l'angoisse ; que dis-tu ? que veux-tu dire ?

Au lieu de répondre, la femme de Jean Rosier tira de sa poche le petit volume perdu par Gontran et trouvé par le garde-chasse.

Elle l'ouvrit à la page cornée.

—Qu'est-ce que ce livre demanda Léonie.

—Vous le saurez, madame ; mais d'abord, au nom du ciel, répondez-moi. Tout à l'heure, en buvant, qu'avez-vous éprouvé ? qu'éprouvez-vous encore ? Parlez, madame la comtesse, parlez, je vous en conjure. N'omettez rien. Il faut que je sache tout, il le faut !

L'attitude de Périne était à tel point suppliante, et sa voix avait en même temps des accents si impérieux, que Mme de Kéroual obéit passivement et lui donna tous les détails qu'elle voulait savoir.

A mesure que Léonie parlait, Périne suivait sur le livre avec une curiosité et une anxiété dévorantes, plus faciles à comprendre qu'à définir.

Enfin, quand la comtesse eut achevé, elle s'écria :

—Les symptômes ! tous les symptômes ! Ah ! le docteur ne se trompait pas !.....Vous êtes empoisonnée, mais nous vous sauverons !

Un frisson secoua les membres de Léonie comme si le fluide d'une torpille venait de la toucher.

Empoisonnée ! moi ! répéta-t-elle ; tu rêves ! tu es en délire !

—Hélas ! madame, j'ai toute ma raison et, par malheur je suis éveillée. Le poison qui coule dans vos veines se nomme la strichnine. Le docteur l'avait deviné. C'est dans cette tisane que vous l'avez bu !

La comtesse secoua la tête avec incrédulité et répondit :

—Cette tisane !.....Oublies-tu donc que ce matin, en présence du docteur lui-même, elle m'a procuré un soulagement infini ?

—Ce matin, oui, madame, elle était pure encore, mais maintenant...

—Allons, tu deviens folle ! interrompit Mme de Kéroual. Maintenant comme ce matin elle ne peut être que bienfaisante. Le vase qui la renferme n'est point sorti d'ici.

—Ah ! vous ne comprenez pas ! reprit Périne avec violence ; et je sens bien que des paroles ne pourraient vous convaincre ! Il vous faut des preuves, des preuves matérielles, irrécusables ! Vous allez en avoir à l'instant !.....Lisez, madame.

Périne plaça le petit volume dans les mains de la comtesse en désignant avec son doigt une ligne entre toutes.

—Vous le voyez, continua-t-elle quand les yeux de Léonie furent fixés sur cette ligne, le réactif de la strichnine est l'acide nitrique. Le docteur Perrin me l'avait appris. En voilà !

Elle prit dans son corsage le petit flacon et elle poursuivit :

—Si le breuvage est empoisonné par la strichnine, comme le croit le docteur et comme j'en jurerais, quelques gouttes du contenu de ce flacon lui donneront la couleur du sang. Regardez, madame, regardez.

La comtesse ne respirait plus. A demi soulevée, le corps en avant, elle s'appuyait des deux mains sur les bras de son fauteuil, et sa vie tout entière semblait avoir passé dans ses yeux.

Ce fut un de ces moments terribles qui ne se re-

présentent pas deux fois dans toute la durée d'une longue existence humaine.

Périne venait de déboucher le petit flacon et sa main étendue le penchait avec lenteur au-dessus de l'orifice de la carafe.

Quelques gouttes tombèrent, une à une. Le quart d'une seconde s'écoula et la comtesse, poussant une sourde exclamation, se jeta en arrière en cachant son visage dans ses mains.

Le liquide contenu dans la carafe de cristal venait de changer de couleur et de devenir écarlate.

—Eh bien, madame, demanda Périne, douterez-vous encore ?

Léonie ne répondit que par son silence, et ce silence prouvait clairement qu'une effroyable conviction était entrée dans son esprit.

Soudain elle releva la tête et, regardant avec des yeux hagards la femme de Jean Rosier, elle prononça ces mots :

—Le nom de l'assassin.

—Rassemblez tout votre courage, madame la comtesse, répliqua Périne, car ce nom va foudroyer à la fois vos affections, vos croyances et vos espoirs.

—L'assassin ? répéta violemment Mme de Kéroual. Quel est-il ? parle ! hâte-toi !

—C'est l'homme à qui appartient ce livre : *Traité des poisons*, ouvert à cette page : la strichnine !

—Son nom ! encore une fois ! son nom !

Périne baissa la tête et répondit tout bas, comme si le son de sa voix allait lui faire peur à elle-même :

—Le baron Gontran de Strény.

Un éclat de rire convulsif, effrayant à entendre et qui ressemblait à un râle, vint aux lèvres de Mme de Kéroual.

—Allons donc ! fit-elle ensuite, est-ce que c'est possible ? et te figures-tu que je te croirai ? C'est un mensonge c'est une erreur ! Ce livre n'appartient point à Gontran !

—Mon mari l'a ramassé lui-même dans le parc, il y a une heure, après l'avoir vu tomber de la poche de M. le baron. Il voulait le lui remettre et n'a pas osé. C'est alors qu'il me l'a donné en me chargeant de lui rendre.

La comtesse secoua ses épaules comme si elle eût voulu repousser loin d'elle le trop lourd fardeau qui l'écrasait.

Périne voyait des gouttes de sueur perler à la racines des cheveux blonds de la chère créature et rouler sur son front livide. A coup sûr sa souffrance morale était épouvantable. Elle luttait contre l'évidence. Elle ne voulait pas croire..... elle s'efforçait du moins de douter.

—Eh bien, demanda-t-elle enfin en détournant les yeux pour ne point rencontrer le regard de la femme de Jean Rosier, que prouve ce livre, après tout ? Ne peut-on posséder un traité des poisons sans être empoisonneur ?

—Madame la comtesse, répondit lentement Périne si vous vous obstinez dans votre aveuglement, vous êtes perdue, et je veux vous sauver ! Le médecin, quand il emploie le fer et le feu pour une guérison, ne se laisse pas arrêter par la torture qu'il inflige au blessé. Je ferai de même, je vous ouvrirai les yeux malgré vous.....Ce n'est point parce que M. de Strény possède un traité des poisons que je l'accuse d'être empoisonneur, c'est parce que ce breuvage, bienfaisant jusqu'à l'heure où M. de Strény est resté seul avec vous, était devenu mortel quand il vous a quitté. Depuis le départ du docteur, aucun autre que lui et moi n'a franchi le seuil de cette chambre. L'un de nous deux est un empoisonneur, choisissez !

A ces paroles un silence de quelques minutes

succéda ; puis Mme de Kérouai murmura d'une voix faible comme un souffle :

--Il me tue ! il me tue ! Gontran !

--Mais pourquoi donc veut-il ma mort ?

--Vous êtes riche, et il est ruiné.

--Le mariage près de s'accomplir ne lui rendrait-il pas ma fortune ?

--Cette fortune, il la lui fallait tout entière, sans contrôle, pour la dévorer à son gré, pour la partager avec sa maîtresse... ..

--Que dis-tu ? s'écria Mme de Kérouai galvanisée et se redressant avec un éclair dans les yeux. Sa maîtresse ! il a une maîtresse ?.....

--Personne ici ne l'ignore, excepté madame la comtesse..... Cette créature, qui le suit partout, vient de passer plusieurs mois, déguisée en homme, au village de Rixviller, à l'auberge du *Chevreuil d'Argent*, où M. le baron allait la visiter trois ou quatre fois par semaine. Elle y serait encore si Monique Clerget, la maîtresse de l'auberge, irritée d'un si grand scandale, n'avait pris le parti, il y a quelques jours, de la chasser.

--La preuve ! la preuve !

--Si madame la comtesse ne veut pas descendre jusqu'à questionner ses gens, qu'elle interroge M. le docteur. Il prend ses repas au *Chevreuil-d'Argent* ; il sait la vérité tout entière, il la lui dira.

--Ainsi donc, c'est bien vrai..... balbutia Léonie, il me trompait, le lâche ! il voulait être riche à tout prix, et c'est pour une rivale qu'il m'assassinait avec une infernale cruauté !

Elle s'interrompit brusquement l'expression de son visage devint plus effrayante encore, et elle poursuivit :

--Mais entre cette fortune et lui, moi morte, il y avait ma fille

--Eh ! madame, répliqua Périne, la main qui tuait la mère devait-elle respecter l'enfant ?

--Il aurait tué ma fille ! reprit la comtesse avec horreur, et j'allais la lui livrer sans défense !..... Ah ! Seigneur..... Seigneur mon Dieu ! laissez-moi vivre pour la protéger..... Mais non, Dieu ne m'écoute pas..... Je meurs, Périne, je meurs.....

Et Mme de Kérouai, en proie aux tortures d'une crise nouvelle, plus violente encore que toutes celles qui l'avaient précédée, se tordit dans son fauteuil et sembla près d'exhaler son dernier souffle.

Périne, voyant que tous les secours qu'elle prodiguait à sa maîtresse restaient sans résultat, crut que l'agonie était commencée. Elle prit peur ; elle ouvrit la porte de la galerie, et elle commença à crier à l'aide.

Mme de Kérouai l'entendit, et, par le prodige inouï d'une force de volonté surhumaine, elle se raidit au milieu de son supplice, comme jadis, au sein des flammes, les martyrs confessant leur Dieu et elle lui cria :

--Silence !..... n'appelle pas !..... que personne ne vienne..... et, quand je serai morte, que tout le monde ignore le crime.....

--Et l'assassin triompherait dans son impunité répliqua Périne. Non, non, ce serait trop infâme, cela ne sera pas !

--Encore une fois, silence !

--Je dénoncerai le baron de Strény ! poursuivit Périne qu'envahissait une fiévreuse surexcitation.

--Jamais ! murmura la comtesse.

--Je veux appeler les gendarmes et le livrer aux juges, et l'envoyez finir son existence infâme aux galères ou sur l'échafaud !

--Périne, tu ne feras pas cela, je te le défends !

--Pourquoi ?.... L'aimez-vous donc encore ?

--Je le hais et je le méprise. mais l'accuser, ce serait déshonorer mon nom, celui de ma fille. . .

Comprends-tu ?... Je croyais à son amour, j'avais confiance, j'étais veuve, j'étais libre, je voyais le mariage dans un prochain avenir..... J'ai été faible, j'ai été folle..... il a des lettres de moi qui le prouvent.....

--Ah ! le misérable ! cria Périne avec une indignation débordante, le misérable ! il avait tout prévu..... Il vous a rendu même la vengeance impossible !

--Oui, car s'il lui fallait se défendre devant un tribunal, mes lettres à la main, il souillerait ma mémoire..... et je laisserais à mon enfant un héritage de honte ! Il faut se taire, Périne, mais il faut sauver ma fille, l'arracher de ses mains, sinon Marthe est perdue... , il la tuerait comme il me tue.

XXXVII.—Le bouclier.

--Que faire ?... que faire ?

--Je ne sais pas encore, mais je cherche..... Le sang brûle mes veines, j'ai la tête en feu..... Qu'importe ! il faut chercher il faut trouver ! Voyons, du calme. Pensons à tout, n'oublions rien. Le baron de Strény possède un testament écrit par moi, signé par moi, et qui le nomme tuteur de Marthe.....

--Vous avez fait cela, madame !..... balbutia Périne avec un immense effroi.

--Que veux-tu ?..... Je te l'ai dit, j'étais folle..... je croyais en ce misérable..... Mais je réparerai le mal.

--Comment ? Cet acte qui le rend si fort, il ne le rendra pas.

--Non, mais je vais l'annuler. Place ce buvard sur mes genoux, donne-moi du papier, trempe une plume dans l'encre, si près de la mort que je sois, j'aurai bien la force d'écrire.

Périne s'empressa d'obéir.

--Ecoute-moi bien, continua la comtesse, écoute et souviens-toi. Il existe à Paris un banquier, Philippe de la Brière, le plus honnête homme qui soit au monde, et le dépositaire de toute ma fortune. C'est lui, que, par ces dépositions suprêmes, je nomme tuteur de ma fille. C'est à lui que tu conduiras Marthe, c'est en ses mains loyales que tu la remettras ; il se chargera de ton avenir, de celui de Georgette. Ton dévouement aura sa récompense.

Et Mme de Kérouai, à qui l'énergie toute-puissante de l'amour maternelle rendait pour un instant sa force, écrivit d'une main rapide et ferme, tandis que la femme de Jean Rosier la regardait en étouffant ses sanglots.

Lorsque la comtesse eut achevé, lorsqu'elle eut plié sa lettre et tracé l'adresse du banquier, elle reprit :

--Allons, Périne, essuie tes larmes ! Ce n'est pas le moment de pleurer..... c'est le moment d'agir. Voici la clef de mon secrétaire, ouvre-le, hâte-toi, le temps nous presse.

Périne fit ce que lui commandait Léonie.

--Dans ce meuble, continua cette dernière, il y a deux rouleaux d'or et les titres de ma fortune. Les titres sont contenus dans le portefeuille rouge, armorié, que tu vois sur la première tablette. Prends le portefeuille, prends l'or, et pars en emmenant ma fille.

--Partir ! répéta Périne avec stupeur. Vous voulez que je m'éloigne ?

--Ne comprends-tu donc pas qu'il le faut ? Ne comprends-tu donc pas que je suis impuissante, et que la fuite est l'unique moyen de soustraire Marthe à ce misérable ?

—Mais vous, madame la comtesse ? Vous ? est-ce que je puis vous abandonner ?

—Ne songe pas à moi, Périne ! Est-ce que j'existe encore ? Je ne compte plus ! je suis condamnée !.....

—Pourquoi désespérer de la bonté de Dieu ! le salut n'est point impossible.

—Si tu savais ce que je souffre, tu ne parlerais pas ainsi ! La mort est dans mon sein, elle coule dans mes veines ; je ne lutterai pas contre elle ; c'est tout au plus s'il me reste deux heures à vivre !

.....Celle qu'il faut protéger, qu'il faut défendre, sauver, c'est Marthe ! Tout pour elle, et rien que pour elle ! Cesse de penser à moi, consacre-lui ta vie, et, si tu crois me devoir quelque chose, tu m'auras payé ta dette !.....Périne, Périne, au nom du ciel, n'hésite pas ! Chaque minute de retard augmente le danger ! Veux-tu laisser au baron de Strény le temps de revenir !.....Arrache-lui sa proie !.....je mourrai consolée en le voyant vaincu !

—Mais, répliqua Périne, cet homme n'avouera pas sa défaite.....l'impunité doublera son audace.....Sûr de votre silence, il poursuivra Marthe et voudra la reprendre.

M. de la Brière, investi des droits que lui donne

la lettre que voici, saura bien protéger mon enfant contre lui.

—Alors c'est contre moi que la fureur du baron se tournera ; il voudra se venger, il m'accusera peut-être.

—Il est capable de tout, c'est vrai. Alors, malheur à lui !

La comtesse de Kéroual reprit la plume et écrivit :

“ Qu'aucun soupçon n'atteigne Périne Rosier, un ange de fidélité, d'abnégation, de dévouement. C'est à elle que je confie ma fille et ma fortune, à l'heure où je meurs empoisonnée par le baron Gontran de Strény.

“ Château de Rochetaille, le 30 novembre 1847.

“ Comtesse LEONIE DE KEROUAL.”

—Tiens, dit-elle ensuite en tendant à Périne le papier sur lequel elle venait de tracer ces lignes, voici ta sauvegarde. Si jamais le misérable osait t'accuser, si jamais il menaçait ma fille, porte au procureur du roi l'écrit que voici, et ma tombe s'ouvrira pour perdre le misérable et pour me venger ! Maintenant, tu n'as plus rien à craindre, il faut partir.

(A continuer.)

CAUSERIES HYGIENIQUES.

(Suite et Fin.)

Quand on ferme hermétiquement portes et fenêtres, et qu'on respire dans cet espace clos, on finit par s'empoisonner ; ainsi fait-on quand on laisse la malpropreté fermer les innombrables pores de la peau. Les médecins, devant qui tombent tous les voiles, savent jusqu'à quelles limites lamentables l'oubli des soins corporels peut être porté. Cette incurie est plus marquée sans doute dans certains pays, dans certaines races et dans certaines classes ; mais elle n'en est pas, tant s'en faut, l'apanage exclusif. Si la propreté, cette *chasteté du corps*, comme l'a appelé ingénieusement Bacon, est une vertu privée, elle est aussi une vertu sociale. Chaque homme est, en effet, le centre d'une sphère d'émanations corporelles dont le rayon d'influence augmente par l'incurie et diminue par la propreté : on prend donc les intérêts de la santé d'autrui en prenant ceux de sa propre santé, et l'homme, destiné par sa nature à la vie en commun, doit songer à cette solidarité d'une nature particulière. D'ailleurs, en dehors des inconvénients physiques attachés à la malpropreté, il en est d'une autre nature que l'hygiène ne peut ni méconnaître ni passer sous silence. Si la propreté est une condition de santé pour l'homme, elle est aussi une condition de dignité pour lui. La *cousture* qui lie l'âme et le corps est en effet bien étroite, comme le remarque Montaigne, et l'on ne peut toucher à l'une sans que l'autre s'en ressente. Avoir de son corps ce soin viril qui est aussi éloigné d'une dégradante incurie que d'une idolâtrie avilissante, c'est en même temps rendre hommage à la dignité de sa nature et relever l'âme à ses propres yeux par la considération que l'on montre à son enveloppe corporelle. On pourrait dire de la propreté ce que saint François de Sales disait de l'habitude de se

lever tôt “ qu'elle conserve à la fois la santé et la sainteté. ” Elle est au moins, et dans une certaine mesure, gardienne de la pureté des mœurs. Conservatrice de la beauté quand elle existe, elle peut presque la suppléer quand elle n'existe pas. C'est dire le prix que l'hygiène a le droit d'y attacher. Mais il est temps de sortir de ces considérations générales, qui n'ont eu d'autre but que de préparer l'esprit du lecteur à comprendre l'importance pratique des préceptes qui vont suivre, et nous allons étudier la propreté sous ses quatre aspects principaux, qui forment comme autant de cercles concentriques au milieu desquels l'homme est placé, et dont il reçoit de près ou de loin les influences : propreté corporelle, propreté des vêtements, propreté de l'habitation, propreté de la ville.

Occupons-nous d'abord de la propreté corporelle. Elle importe autant à la santé qu'à la dignité, et c'est chose doublement affligeante que de voir la limite que peut atteindre l'incurie en cette matière. Elle ne saurait être mieux mesurée que par les médecins, qui sont placés par leur ministère dans des conditions particulièrement favorables pour les constatations de ce genre, et chez lesquels elles soulèvent, du reste, de singulières révoltes du sens hygiénique.

Certainement il faut incriminer dans ce déplorable résultat les suggestions de la paresse ; mais l'ignorance des dangers que l'on court en abandonnant ainsi sa santé à de pareilles aventures n'est pas non plus hors de cause : l'esprit a sa crasse sordide comme la peau ; que l'on fasse disparaître l'une, l'autre est bien près de s'en aller. Tout se tient dans cette admirable machine humaine que Bossuet appelait un *ouvrage de grand dessein*, et l'on ne peut s'occuper de l'âme sans que le corps en

éprouve la salutaire influence, et de la *bête* sans que l'*autre* n'y gagne immédiatement quelque chose. C'est que la *cousture* des deux, comme disait Montaigne, est singulièrement étroite. On ne fera certainement pas une âme pure en maintenant le corps dans une netteté irréprochable ; mais on donnera à l'âme un sentiment plus élevé de son rang et de sa dignité ; elle se sentira respectée et sera plus disposée à se respecter elle-même.

Il y a là des harmonies et des influences réciproques que le spiritualisme le plus délicat peut admettre sans se sentir entamé. Aussi, avec quels soins les législations anciennes, si reprochables, du reste, à raison de l'atteinte qu'elles portaient à la constitution légitime de la famille et à la liberté autant qu'à l'initiative individuelle, ne formulaient-elles pas des obligations de propreté corporelle, tantôt imposées par la force, tantôt placées sous l'égide d'une prescription religieuse ; puis, l'obligation stricte ayant cessé, l'habitude persista.

Les ablutions étaient entrées profondément dans les mœurs des anciens. Elles intervenaient au moment même de la naissance et persistaient même après la mort, puisque l'habitude de laver les cadavres à l'eau chaude était en quelque sorte obligatoire. La profusion avec laquelle les bains étaient dispensés chez les Romains ne diminuait pas leur goût pour les ablutions, et ils ont donné à ce sujet des leçons de propreté remarquables. Tous les matins ils se faisaient des ablutions des yeux, de la bouche et de la face. Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront sans doute le passage du huitième livre de l'*Enéide* où cette pratique est indiquée :

Surgit, et ætherei spectans orientia solis
Lumina, rite cavis undam de flumina palmis
Susulit....

(Il se lève, et tournant ses yeux vers la lumière naissante du soleil, il puise, selon les rites, de l'eau du fleuve dans ses mains.)

Le mot *rite* est significatif ; il indique qu'il s'agissait autant d'une prescription religieuse que d'une habitude personnelle. De même aussi toutes les cérémonies, toutes les fêtes des Grecs commencent par des ablutions. Étaient-elles bornées aux mains, elles indiquaient du moins l'idée de l'indispensable nécessité de ces purifications. Homère ne manque pas de nous peindre, dans l'*Odyssée*, un serviteur circulant autour de la table, versant de la main droite l'eau aux convives, et leur présentant de l'autre un bassin et une étoffe de lin. Des aiguillères élégantes remplissaient au moyen âge l'office, confié aujourd'hui au rince-bouche très réaliste que le bon goût incrimine, et que, toutefois, l'hygiène est intéressée à défendre. Mais c'est assez nous égarer dans le passé, revenons aux fort tristes réalités du présent.

Les ablutions et les bains sont les deux moyens de maintien de la peau dans un état convenable de netteté. On n'use assez largement ni de l'un ni de l'autre, au moins chez nous, et il est bien à désirer que les mœurs influent un peu sur les nôtres sous ce rapport. Beaucoup trop de gens ne soumettent à des ablutions purificatrices que les parties de leur corps laissées à découvert par les vêtements, et le reste est confié à des bains clair-semés manifestement impuissants à leur rendre le service qu'Hercule rendit à Augias. Il y a préjudice de dignité et de santé en même temps à un pareil état de choses.

L'eau est ou devrait être partout sous la main ; mais ne serait-ce pas, comme en beaucoup d'au-

tres choses, sa banalité qui est un obstacle à la généralisation de son office ? En Angleterre, le système de Locke, prémunissant les esprits contre les dangers imaginaires des lotions froides, en a répandu la pratique, et je suis convaincu que la race anglo-saxonne doit, en dehors de son influence d'origine, une partie de sa vigueur et de sa beauté à l'usage des ablutions froides. Elles enlèvent les souillures quotidiennes de la peau, raffermissent son tissu, aguerrissent contre les vicissitudes atmosphériques, prémunissent par suite contre les maladies qui en sont la conséquence, et, enfin exercent sur tout l'ensemble une influence salutaire de bien être et de vigueur accrue. Les Spartiates allaient plonger les nouveau-nés dans l'Eurotas, pratique antiphysiologiste qui les exposait à une brusque transition de 38 degrés à 10 ou 15, et tuant tout ce qui était faible, faisait l'office du Taygète ; les bains froids et même les ablutions froides, dans les premiers jours de la vie, seraient mençonniers. Les enfants ont besoin d'être *couvés* quelque temps encore, et nous ne voyons pas que les petits des oiseaux, qui dégagent cependant plus de chaleur, soient abandonnés par leurs mères ; au contraire, elles les gardent sous leurs ailes et prolongent, par attrait peut-être, mais aussi par instinct de ce qui leur est bon, l'incubation qu'elles leur donnaient quand ils étaient encore dans l'œuf. Hippocrate disait que la nature, "étant ignorante et n'ayant pas été à l'école, fait ce qu'il faut faire." Cela est vrai surtout de la nature interrogée dans les mœurs des animaux. L'homme, éloigné de l'instinct par les mille complexités de sa vie telle qu'il l'a faite, a besoin de se tourner vers les enseignements de l'instinct. Les animaux sont des hygiénistes fort distingués, et les professeurs d'hygiène peuvent sans déroger aller à leurs conférences. Ils ont été instruits à bonne école et par un maître fort expérimenté. Donc, de l'eau chaude aux tout petits enfants, mais beaucoup d'eau chaude. Les mères anglaises emploient largement le *nurse-bath*, dans lequel, comme je l'ai dit ailleurs, "les petits tritons d'outre-Manche puisent à la fois et des conditions de santé, et des habitudes de propreté, et le goût de cet élément liquide qui est le propre domaine de leur activité et l'instrument de leur empire universel."

Quand les enfants ont grandi, qu'ils respirent bien et peuvent, par conséquent, produire assez de chaleur et se défendre contre l'atmosphère, il faut y faire attention, ce qui convient à des enfants d'une certaine force tueraient ceux qui sont plus faibles ; ces derniers peuvent être amenés de loin, par un ensemble de soins, à pouvoir affronter les rigueurs salutaires des ablutions froides, mais il ne faut pas les inaugurer d'emblée. Le système de Locke est un crible qui garde les forts et laisse passer les débilés. On s'imagine que cette distinction est chose facile. J'y applique tous les jours mon attention la plus soutenue, et la solution de ce problème, qu'il faut cependant résoudre ne laisse pas que de m'embarasser toujours. L'hygiène est affaire de médecine et non de routine. Tout homme doit être voué à l'éponge ou à la flanelle ; la première symbolise l'endurcissement, la seconde les précautions : le premier parti, le plus sûr, convient aux gens primitivement forts ou amenés à l'être par une bonne éducation physique ; le second est l'apanage des constitutionnels débilés, des sujets délicats dont la santé ne comporte rien de risqué ni d'aventureux, des valétudinaires qui passeront leur vie à ruser avec la mort et qui n'ont pas de capitaux organiques à lancer dans une spéculation hasardeuse.

TEMPS QUI PRÉCEDENT LA VENUE DE HENRI V.

(Suite.)

La terre éprouvera en plusieurs lieux des secousses effrayantes et engloutira les vivants. Nombre de villes, de forteresses et de châteaux-forts s'écrouleront et seront renversés par le tremblement de terre. La mer mugira et s'élèvera contre le monde. On verra dans le ciel des signes nombreux et très-surprenants... Signes de la destruction et du massacre de presque tous les hommes." (Proph. de J. de Vatuquero.)

46. "Eh quoi! Seigneur, votre bras ne s'arrête pas? N'est-ce donc pas assez de la fureur des hommes pour tant de ruines fumantes? Les éléments doivent-ils donc encore servir votre colère? Arrêtez, Seigneur, arrêtez! Vos villes s'abîment d'elles-mêmes!" (Proph. de Prémol.)

47. "Mais je m'élèverai, dit Notre-Seigneur, contre ces superbes pécheurs; je ferai gronder mon tonnerre au-dessus de leurs têtes, et ma foudre ébranlera la terre sous leurs pieds. J'éclairerai leurs yeux du feu de mes éclairs, et je les envelopperai dans le brouillard impénétrable de mes nuages... Oui ma fille, au souffle qui sortira de ma bouche, les hommes, leurs pensées, leurs projets, leurs travaux disparaîtront comme la fumée au vent." (Proph. de Marie Lataste.)

48. "Sous le pontificat de Pie IX, d'épaisses ténèbres pestilentielles, horribles, peuplées de visions effrayantes, envelopperont la terre pendant trois jours. Tous les ennemis, cachés ou apparents, de la sainte Église périront pendant ces ténèbres, à l'exception de quelques-uns qui se convertiront... L'air sera alors empesté par les démons qui apparaîtront sous toutes sortes de formes hideuses... Les cierges bénits préserveront de la mort, ainsi que les prières à la très-sainte Vierge et aux saints Anges." (Proph. d'Anna-Maria Taigi.)

49. "Aussitôt que le saint Apôtre [saint Pierre : suite de la Vision de 1820] eut mis en lieu de sûreté le troupeau de Jésus-Christ, il remonta au ciel, accompagné des anges. A peine eurent-ils disparu, que le ciel se couvrit de nuages si sombres et si épais qu'il était impossible de le regarder sans en être effrayé. Tout à coup il s'éleva un vent violent et impétueux dont le sifflement ressemblait aux rugissements d'un lion en fureur. La terreur et l'effroi se répandront parmi les hommes et jusque parmi les animaux."

"Tous les hommes seront en révolte; ils se tueront mutuellement et se massacreront sans pitié. Pendant ce combat sanglant, la main vengeresse de Dieu sera sur ces malheureux, et par sa puissance il punira leur orgueil et leur témérité. Il se servira du pouvoir des ténèbres pour exterminer ces hommes sectaires et impies, qui voudraient renverser la sainte Église et la détruire jusque dans ses fondements. Par leur malice audacieuse, ces hommes iniques prétendent faire descendre Dieu de son trône suprême; mais il se rira de leur astuce et, par un signe de sa main puissante, il punira ces perfides et ces blasphémateurs, en permettant aux puissances ténébreuses de sortir de l'enfer. D'immenses légions de démons parcourront alors le monde entier, et par les grandes ruines qu'ils causeront, ils exécuteront les ordres de la justice divine.

Ils s'attaqueront à tout, et nuiront aux hommes, aux familles, aux propriétés, aux substances, aux cités, aux villages, aux maisons. et rien de ce qui est sur la terre ne sera épargné. Dieu permettant que ces sycophantes soient châtiés par la cruauté des démons et punis d'une mort tragique et barbare, parce qu'ils se seront soumis volontairement au pouvoir infernal, et qu'ils se seront alliés avec lui contre l'Église catholique. Afin que mon pauvre esprit fût bien pénétré de ce sentiment de la justice divine, on me montra l'horrible prison. Je vis alors s'ouvrir dans les profonds abîmes de la terre, une sombre et effrayante caverne pleine de feu et d'où sortaient une multitude de démons qui ayant pris la forme d'hommes et de bêtes, venaient infecter le monde, ne laissant partout que masses et que ruines. Heureux les bons et véritables catholiques! Ils auront pour eux la puissante protection des saints apôtres Pierre et Paul, qui veilleront sur eux, afin qu'il ne leur soit fait aucun dommage, ni dans leur personne, ni dans leurs biens.

"Les mauvais esprits dévasteront tous les lieux où Dieu aura été outragé, blasphémé et traité d'une manière sacrilège. Ces lieux seront ruinés et anéantis, et il n'en restera aucun vestige." (Proph. de la V. Elisabeth Canori-Mora.)

50. "Les choses arriveront au comble [a dit le V. Père en 1849] et quand tout semblera perdu, et que la main de l'homme ne pourra plus rien, c'est alors que Dieu y mettra la sienne, et arrangera toutes choses en un clin d'œil, comme du matin au soir. Chacun en éprouvera une telle joie dans son cœur, qu'il lui semblera goûter les joies du Paradis; et les impies eux-mêmes ne pourront empêcher de confesser que tout cela est fait par la main de Dieu. [Déposition au procès de béatification, sous la foi du serment, de Joseph Caperoni, Romain.]

"Il viendra un grand fléau: il sera terrible et dirigé uniquement contre les impies. Ce sera un fléau tout nouveau, et tel qu'il n'y en aura point eu jusqu'ici dans le monde, et il sera si terrible que ceux qui lui survivront s'imagineront être les seuls qu'il ait épargnés. Tous seront bons et repentants. Ce fléau sera instantané, momentané, mais terrible. Gardez-vous bien de croire, quiconque s'avisera de vous dire quel genre de fléau menace le monde, parce que ce sera une chose nouvelle que Dieu n'a révélée à personne, et dont il s'est réservé le secret." [Déposition au procès de béatification, sous la foi du serment de la Sœur Marguerite-Marie Laudi, Religieuse de Saint-Philippe, pénitente du V. Père et aujourd'hui âgée de 82 ans.] [Proph. du V. Père Bernard Marie-Clauti.]

51. "Quand la grande crise arrivera, il n'y aura rien à faire, sinon de rester où Dieu nous aura mis et d'y persévérer dans la prière." [Proph. du Père Necktou.]

Dans cette confusion politique et tous ces troubles, les révolutionnaires de la pire espèce, les affiliés de l'Internationale croîtront en nombre et en

puissance. Ils seront les maîtres pendant quelque temps. Leurs effroyables agissements forceront tous les vrais conservateurs à se concerter et à réunir leurs forces contre eux. Il n'y aura plus alors que *deux partis* : le parti de l'ordre, le moins considérable, et le parti du désordre, le plus nombreux. Lutttes terribles, faisant verser des flots de sang.

Grand combat, décisif. Les bons sont sur le point d'être écrasés : *tout est perdu* ! Mais, ô puissance de Dieu ! un secours d'en haut fait périr la plus grande partie des méchants. Le parti du désordre est anéanti : tout est sauvé !

— De quelle nature sera ce secours d'en haut, cette intervention divine ? Un orage épouvantable, aux proportions inconnues jusqu'alors, dit la Religieuse de Blois. Un petit jugement dernier, disent le Père Necktou, le Vénéral curé d'Ars et la Sœur Marianne. Secousses violentes et un tremblement de terre affreux qui engloutiront des villes et des quantités considérables d'hommes, disent Jean de Vatuerno, Marie Lataste et la prophétie de Prémol. Un brouillard impénétrable, ajoute l'humble Religieuse du Sacré-Cœur. D'épaisses ténèbres, horribles, pestilentiellles, peuplées de visions effroyables de démons, annonce Anna-Maria Taïgi. Un fléau tout nouveau, terrible, universel [dont tous les autres ne seraient que l'accompagnement], prédit par le Vénéral Bernard Clauti. Toutes ces choses arriveront en même temps, ou successivement, seront si effroyables et tomberont avec tant d'à-propos sur le parti et l'armée des méchants que les plus incroyables seront forcés de dire : Le doigt de Dieu est là !

Il est à croire, d'après ce que disent plusieurs prophéties, que ces manifestations de la colère et de la puissance de Dieu auront lieu à la même époque en France et à Rome. Anna-Maria Taïgi aurait, assure-t-on, conseillé aux fidèles de se munir de cierges bénits avant le temps de ces catastrophes, parce que leur lumière seule brillera pendant ces "ténèbres" au milieu desquelles aucune autre lumière ne pourra éclairer. Quelques-uns avaient pensé que ces "ténèbres" ne seraient que morales ; mais ce sentiment ne s'accorde point avec la recommandation d'Anna-Maria : peut-être affligeront-elles que Rome et l'Italie. Cependant Marie Lataste parle aussi pour la France d'un "brouillard impénétrable de nuages".

— Quel chef conduira au grand combat les soldats du parti de l'ordre ? Les prophéties n'en parlent pas. Ce qui paraît certain, c'est que ce ne sera point Henri V. La Religieuse de Blois le dit formellement : "*Le Prince ne sera pas là ; on ira le chercher*" [voir n° 145]. La prophétie d'Orval suppose la même chose : on l'appellera : "*Venez, jeune prince ; oyez (écoutez notre appel), venez*" (n° 139). D'après la prophétie de Blois, le grand combat se donnerait vers le Nord, peut-être aux environs de Paris. Les courriers dont elle parle viennent en effet du Nord : l'un de Châteaudun ou de Vendôme, allant à cheval vers Bourges, et l'autre d'Orléans, par le chemin de fer, se dirigeant sur Tours.

— M. Torné prédit aussi un terrible combat qu'il place dans les prairies d'Alein et de Varneigne près de la Durance, dans les environs d'Avignon.

"Après l'événement de Biarritz, dit M. le curé de Saint-Denis, les révolutionnaires déploient le drapeau rouge à Paris. Henri V arrive tout à coup, débarque à Marseille et déploie le drapeau blanc. Marseille se déclare pour lui. Trois armées se forment : celle d'un Orléans, celle de Henri V et celle de Napoléon IV qui passe dans le Midi, attaque le comte de Chambord dans le lieu indiqué plus haut. Napoléon IV est battu.

"Henri V s'empare d'Avignon qu'il déclare capitale du royaume. Sédition dans l'armée impériale : le jeune empereur est assassiné : son père meurt de remords et de douleur. La France crie alors : Tout est perdu ! Dieu répond : tout est sauvé. Mac-Mahon offre son épée à Henri V ; une partie de l'armée impériale se rallie au roi ; l'autre (avec le cousin de Napoléon sans doute) passe en Italie où un gendre est témoin de l'assassinat de son beau-père, [Victor-Emmanuel]. Les d'Orléans s'effacent ; le Midi de la France est conquis. Révolution en Allemagne. Henri V profite de la circonstance : Mac-Mahon bat les Prussiens et les jette dans le Rhin. L'Alsace et la Lorraine reprennent le drapeau blanc. Henri V n'a plus contre lui que Paris dont il fait le siège pendant sept mois, qui se rend, et n'est pas détruit. Fin de la "guerre civile". (Voir *Lettres du grand prophète, passim*, et *Portraits prophétiques*, p. 50 et 51 et suivantes.)

Tout cela n'est pas mal imaginé. Si ces prévisions viennent à se réaliser, on démontrera à grand renfort d'érudition, par le procédé connu, que tout jusqu'aux virgules, a été annoncé, il y a trois cents ans, par Nostradamus. Il me semble cependant que, dans de précédentes interprétations, M. Torné avait fait prédire à Nostradamus que la France appellerait Henri V, qu'on irait le chercher et que Mac-Mahon serait député pour cette glorieuse mission. Ce n'est plus cela, maintenant. Henri V vient tout seul, de lui-même. La politique n'ayant pas tourné comme il l'avait d'abord cru, M. le curé de Saint-Denis a retourné le quatrain. Preuve de plus qu'on fait dire à l'astrologue ce que l'on veut. Pour sa part, M. Torné ne s'en gêne pas, et ses imitateurs non plus.

— Cette espèce de prophétie touchant le retour d'Henri V aura l'avantage de plaire à beaucoup de gens, parce qu'il n'est question ni d'intervention divine, ni de miracles. Un grand nombre de lecteurs, même qui ne sont point esprits forts, n'ont rien tant à cœur que de pouvoir se passer de Jésus-Christ, de ses miracles, de sa providence sur son Eglise et sur le monde. Ils admettent volontiers la prophétie, à condition de croire, à l'exemple des rationalistes d'Allemagne, que c'est un don purément naturel, venant de Dieu, sans doute, mais comme tout ce que notre nature possède. Aussi Nostradamus, interprété par la méthode Torné, est leur homme, et fera bien leur affaire aux uns et aux autres, plus tard. C'est là le danger, que nous avons signalé, et qui est à craindre si Dieu ne permet pas quelque grand *fiasco* du "grand prophète" et de ses commentateurs.

52. "L'Eglise universelle et le monde entier gémiront sur la prise la spoliation, la dévastation de la plus illustre et de la plus fameuse cité, capitale et maîtresse de tout le royaume des Français." [Proph. de de J. Vatuerno au 13^{me} siècle.]

53. "Avant que ce pasteur (successeur de Pie IX, *lumen in celo*) ait établi son empire, que celui qui n'a point fléchi devant Baal fuie du milieu de Babylone, dit l'Esprit. Que chacun ne pense qu'à sauver sa vie, parce que voici le temps où le Seigneur doit, par la grandeur de ses vengeances, montrer la grandeur des crimes dont elle est souillée ; il va faire retomber sur elle les maux dont elle a acablé les autres... Ville impie, désolatrice des peuples, meurtrière de ses prêtres, de ses rois et de ses propres enfants ! Toutes les nations ont bu du vin de sa fureur. Mais en un moment Babylone est tombée et elle s'est brisée dans sa chute, a dit l'Esprit." [Proph. de Jérôme Botin, en 1410.]

(A continuer.)

PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite et Fin.)

Il faut donc avoir le *chic* et ce *chic* là ne s'acquiert pas, on le reçoit en naissant ; c'est un présent de nature comme la beauté, l'esprit, l'adresse, l'amabilité.

Il y a priseurs et priseurs, parmi les adorateurs de la tabatière. Nous ne parlerons que des priseurs vulgaires, des priseurs profanes, qui ne méritent pas d'entrer dans le fameux bureau de la *Civette*. *Odi profanum vulgus et arceo*.

LE TABAC REMÈDE CONTRE L'ENNUI ET L'OISIVETÉ.

— Le tabac est une panacée contre l'ennui et l'oïveté. Un fumeur ou un priseur ne s'ennuie jamais et ne sont jamais oisifs. Est-il possible de s'ennuyer avec un cigare ou une tabatière ? N'est-on pas toujours déceimment occupé, quand on tient entre ses doigts une prise de tabac ou le tuyau d'une pipe ? Examinez la triste et déplorable position de ce rentier qui vient de lire la brochure du docteur Boussiron ? Croyez-vous qu'il se torderait ainsi les bras, qu'il bâillerait à se démantibuler les deux mâchoires, s'il prisait ou s'il fumait ? Non, car le tabac préserve de l'ennui, et de bien d'autres affections morales.

Il est des signes caractéristiques, des signes certains, auxquels on reconnaît un priseur de bon ton, un priseur fashionable, un priseur aristocrate.

D'abord, tout priseur qui se respecte, évite d'ouvrir sa tabatière avec bruit et d'offrir du tabac aux personnes qui se trouvent près de lui. Il ne convient pas à un homme bien élevé de livrer sa poudre d'Espagne, de la Virginie, de Macouba ou de Tonneins aux doigts du premier venu. Une tabatière qui s'ouvre pour tout le monde peut être comparée à ces grandes maisons isolées qui n'ont ni portes ni fenêtres, et finissent par tomber en ruines, parce que le maître les a abandonnées aux vents qui soufflent des quatre points cardinaux. Un priseur qui a quelque considération pour sa personne, qui veut éviter certains inconvénients inséparables de la communauté de biens, n'offre du tabac qu'à ses amis intimes. encore y met-il une certaine réserve ; il prise à la dérobée, sans qu'on l'aperçoive, ou s'il le fait ostensiblement, il y met tant de grâce, tant de laisser-aller, il approche si délicatement le pouce et l'index du bout de son nez, que cette manœuvre imprime une certaine noblesse à son maintien.

Il se garde bien d'éternuer, ou si le picotement est par trop fort, il étouffe courageusement la détonation, qui expire à bruit sourd dans un mouchoir.

Le priseur de haut parage veille avec une sollicitude continuelle à ce que dans son nez, on ne s'aperçoive jamais le moindre indice de tabac, la plus légère souillure.

Voyez cet honnête et candide épiciier, retiré des affaires : bon père, bon époux, bon fils, excellent citoyen, électeur municipal, caporal honoraire de la milice sédentaire... se promenant majestueusement précédé de son caniche ; avec quel sourire de satisfaction il plonge ses doigts dans l'intérieur de son ample tabatière, et dites-moi s'il est au monde un mortel jouissant d'une plus grande satisfaction ?

Cette catégorie de priseurs offre un trop grand nombre de variétés et de nuances plus ou moins bizarres, pour que nous en fassions une énumération complète. — Tout le monde est à la portée de les connaître, de les étudier, et pour peu qu'on ait du goût pour les observations physiologiques, il est aisé de devenir, sur cette matière, aussi savant que l'observateur le plus attentif, le plus infatigable.

ANECDOTES.

On nous a parlé d'un priseur entretenu par la Faculté de médecine de Paris, qui a acheté le droit de le disséquer après sa mort.

Nous avons cru d'abord que ce marché était un conte fait à plaisir ; mais nous sommes allés aux informations, et voici ce que nous avons recueilli dans nos pérégrinations aux extrémités du quartier latin.

Dans une des rues adjacentes à l'École de médecine vit un homme d'une quarantaine d'années, grand buveur, petit mangeur et priseur acharné. Le matin, en se levant, cet homme aspire d'un seul coup une once de tabac, et voici comment il s'y prend :

Il déploie le cornet de papier, répand le tabac du milieu de l'avant-bras jusqu'à la concavité qui sépare le pouce de l'index, en forme une large traînée dont il égalise la dimension ; puis, il pose le nez à une extrémité, arrive en un clin-d'œil au pouce et à l'index sans laisser derrière lui le moindre vestige de tabac, Ceci paraît fabuleux, et pourtant le fait est incontestable, puisqu'il se renouvelle huit ou dix fois par jour.

Ajoutons que la plus grande singularité de ce phénomène consiste dans l'absence totale de déperdition ; cet avide priseur absorbant l'énorme quantité de tabac dont nous avons parlé sans jamais se moucher ni cracher.

Attendons, et nous lirons un magnifique rapport à l'Académie sur le priseur-phénomène du quartier latin.

LA TABATIÈRE DE TALLEYRAND AU CONGRÈS DE VIENNE. — Tout le monde connaît les difficultés que le célèbre Talleyrand eut à surmonter au Congrès de Vienne, pour soutenir l'honneur de la nationalité française. Les représentants des puissances du nord nous tenaient rancune et voulaient nous faire expier les victoires de la révolution et de l'empire. Talleyrand, qu'on a surnommé depuis le *renard de la diplomatie*, commençait à perdre contenance, lorsqu'il ouvrit par hasard sa magnifique tabatière enrichie de diamants, et huma une prise de tabac.

— La belle tabatière ! dit le représentant du roi de Prusse.

— C'est un bijou royal, ajouta le représentant de l'Angleterre.

Tout le monde s'extasia sur la magnificence de la tabatière. L'ex-évêque d'Autun se dit alors, à voix basse :

— Je suis vainqueur, je les tiens.

En effet il livra sa tabatière qui passe de main en main ; elle était pleine d'excellent tabac d'Espagne. Chaque plénipotentiaire y plongea les doigts ; on éternua, on sourit, on se montra beaucoup plus traitable ; Napoléon n'en fut pas moins mis hors la loi, mais la France conserva ses anciennes limites.

NAPOLÉON PRISEUR. — Napoléon ne fumait pas, probablement parce qu'il ne put s'habituer ni à la pipe, ni au cigare, mais en revanche, il prisait énormément. Il ne portait pas de tabatière ; l'ouvrir et la fermer eut été un supplice pour ce puissant génie, dont l'impatience dévorait les insants. Une des poches de son gilet était doublée en cuir : il la remplissait de tabac, et pouvait ainsi, sans se déranger le moins du monde, priser à chaque instant. Il nous serait impossible de dire au juste le nombre de prises qu'absorba l'empereur dans la visite qu'il fit à mademoiselle Lenormand, mais on assure que

ce fut la première fois que sa poche, je veux dire sa tabatière, se trouva vide, tant son impatience avait été grande pendant que la pythonisse consultait les diverses combinaisons de cartes qu'elle étalait devant lui.

Malheureusement, Napoléon n'était pas l'inventeur de ce nouveau genre de tabatière; il n'avait fait qu'imiter le roi de Prusse Frédéric II, qui avait aussi une poche en cuir. Nous croyons que c'est la seule circonstance où notre grand empereur se soit montré plagiaire et cerces. on peut bien lui pardonner cet unique plagiat, il a tant créé, il a tant laissé de modèles!

En avril 1710, lorsque Napoléon et Marie-Louise allèrent visiter le canal souterrain de Saint-Quentin, et les villes de Cambrai, Valenciennes, etc., le bourgmestre d'une ville de Hollande crut devoir ajouter, à l'arc de triomphe qu'il avait fait élever, l'inscription suivante :

Il n'a pas fait une sottise

En épousant Marie-Louise.

Napoléon n'eut pas plus tôt aperçu cet effort d'une imagination à la fois politique et poétique, qu'il fit demander ce bourgmestre. " M. le maire, lui dit-il, on cultive les muses chez vous? — Sire, je fais quelques vers. — Ah! c'est donc vous... Prenez-vous du tabac? ajouta-t-il en lui présentant une tabatière enrichie de diamants. — Oui, Sire..., mais je suis confus. — Prenez, prenez, gardez la boîte et le tabac, et

Quand vous y prendrez une prise
Rappelez-vous Marie-Louise.

Frédéric prenait beaucoup de tabac; pour s'éviter la peine de fouiller dans sa poche; il avait fait placer sur chaque cheminé de son appartement une grande tabatière où il puisait au besoin. Un jour, il vit de son jardin un de ses pages qui, ne croyant pas être aperçu, et curieux de goûter le tabac royal, mettait sans façon les doigts dans la boîte ouverte sur la cheminée de la pièce d'entrée. Le roi ne dit rien d'abord; mais, au bout d'une heure, il appelle le page, se fait apporter la tabatière et, après avoir invité l'indiscret à y prendre une prise: Comment le trouvez-vous? — Excellent, Sire. — Et cette tabatière? — Superbe, Sire. — Et bien, monsieur, prenez-la, car je la crois trop petite pour nous deux.

Les romantiques de nos jours auront beau faire, ils resteront toujours bien loin des romantiques du siècle de Louis XIV. On ne trouverait pas dans toutes les odes de M. Hugo, ni même en Allemagne, une phrase à comparer à celle dont se servit un jour Balzac pour demander à une dame une prise de tabac: " Madame, lui dit-il, permettez que mes extrémités digitales s'insinuent dans vos cavités tabachiques, pour y puiser cette poudre subtile qui dissipe et confond les humeurs aquatiques de mon cerveau marécageux.

LA CARTOMANCIE.

Cartomancie, divination par les cartes, plus connue sous le nom d'*art de tirer les cartes*. On dit que les cartes ont été inventées pour amuser la folie de Charles VI; mais Alliette, qui écrivit sous le nom d'Etteilla, nous assure que la cartomancie, qui est l'art de tirer les cartes, est bien plus ancienne. Il fait remonter cette divination au jeu des bâtons d'Alpha (nom d'un Grec fameux exilé en Espagne, dit-il). Il ajoute qu'on a depuis perfectionné cette science merveilleuse. On s'est servi de tablettes peintes; et quand Jacquemin Gringonneur offrit les cartes au roi Charles le Bien-Aimé, il n'avait eu que la peine de transporter sur des cartons ce qui était connu des plus habiles devins sur des planchettes. Il est fâcheux que cette assertion ne soit appuyée d'aucune preuve.

Cependant les cartes à jouer sont plus anciennes que Charles VI. Boissonade a remarqué que le petit Jehan de Samtré ne fut honoré de la faveur de Charles V que parce qu'il ne jouait ni aux cartes ni aux dés. Il fallait bien aussi qu'elles fussent connues en Espagne lorsque Alphonse XI les prohiba en 1332, dans les statuts de l'ordre de la Bande. Quoi qu'il en soit, les cartes, d'abord tolérées, furent ensuite condamnées; et c'est une opinion encore subsistante dans l'esprit de quelques personnes que qui tient les cartes tient le diable. C'est souvent vrai, au figuré. " Ceux qui font des tours de cartes sont sorciers le plus souvent," dit Boguet. Il cite un comte Italien qui vous mettait en main un dix de pique, et vous trouviez que c'était un roi de cœur. Que penserait-il des prestidigitateurs actuels?

Il n'est pas besoin de dire qu'on a trouvé tout dans les cartes, histoire, sabéisme, sorcellerie. Il y a même eu des doctes qui ont vu toute l'alchimie dans les figures; et certains cabalistes ont prétendu y reconnaître les esprits des quatre éléments.

Les carreaux sont les salamandres, les cœurs sont les sylphes, les trèfles les ondins, et les piques les gnomes.

Arrivons à l'art de tirer les cartes. On se sert presque toujours, pour la cartomancie, d'un jeu de piquet de trente-deux cartes, où les figures n'ont qu'une tête. Les cœurs et les trèfles sont généralement heureux; les carreaux et les piques, généralement mauvais et malheureux. Les figures en cœur et en carreau annoncent des personnes blondes ou châtain-blond; les figures en pique ou en trèfle annoncent des personnes brunes ou châtain-brun. Voici ce que signifie chaque carte: Les huit cœurs. — Le roi de cœur est un homme honorable qui cherche à vous faire du bien; s'il est renversé, il sera arrêté dans ses loyales intentions. La dame de cœur est une femme honnête et généreuse de qui vous pouvez attendre des services; si elle est renversée, c'est le présage d'un retard dans vos espérances. Le valet de cœur est un brave jeune homme, souvent un militaire, qui doit entrer dans votre famille et cherche à vous être utile; il en sera empêché s'il est renversé. L'as de cœur annonce une nouvelle agréable; il représente un festin ou un repas d'amis quand il se trouve entouré de figures. Le dix de cœur est une surprise qui fera grande joie; le neuf promet une réconciliation, il resserre les liens entre les personnes qu'on veut brouiller. Le huit promet de la satisfaction de la part des enfants. Le sept annonce un bon mariage.

Les huit carreaux. — Le roi de carreau est un homme assez important qui pense à vous nuire, et qui vous nuira s'il est renversé. La dame est une méchante femme qui dit du mal de vous, et qui vous fera du mal si elle est renversée. Le valet de carreau est un militaire ou un messager qui vous apporte des nouvelles désagréables; et s'il est ren-

versé, des nouvelles fâcheuses. L'as de carreau annonce une lettre ; le dix de carreau, un voyage nécessaire et imprévu ; le neuf, un retard d'argent ; le huit, des démarches qui surprendront de la part d'un jeune homme ; le sept, un gain de loterie ; s'il se trouve avec l'as de carreau, assez bonnes nouvelles.

Les huit piques. Le roi représente un commissaire, un juge, un homme de robe avec qui on aura des disgrâces ; s'il est renversé, perte d'un procès. La dame est une veuve qui cherche à vous tromper : si elle est renversée, elle vous trompera. Le valet est un jeune homme qui vous causera des désagréments ; s'il est renversé, présage de trahison. L'as, grande tristesse ; le dix, emprisonnement ; le neuf, retard dans les affaires ; le huit, mauvaise nouvelle ; s'il est suivi du sept de carreau, pleurs et discordes. Le sept, querrelles et tourments, à moins qu'il ne soit accompagné de cœurs.

Les huit trèfles. — Le roi est un homme juste, qui vous rendra service ; s'il est renversé, ses intentions honnêtes éprouveront du retard. La dame est une femme qui vous aime ; une femme jalouse, si elle est renversée. Le valet promet un mariage qui ne se fera pas sans embarras préliminaires, s'il est renversé. L'as, gain, profit, argent à recevoir ; le dix, succès ; s'il est suivi du neuf de carreau, retard d'argent ; perte s'il se trouve à côté du neuf de pique. Le neuf, réussite ; le huit espérances fondées : le sept, faiblesse, et s'il est suivi d'un neuf, héritage.

Quatre rois de suite, honneurs ; trois de suite, succès dans le commerce ; deux rois de suite, bons conseils. Quatre dames de suite, grands caquets ; trois dames de suite, tromperies ; deux dames de suite, amitié. Quatre valets de suite, maladie contagieuse ; trois valets de suite, paresse ; deux valets de suite, dispute. Quatre as de suite une mort ; trois as de suite, libertinage ; deux as de suite, inimitié. Quatre dix de suite, événements désagréables ; trois dix de suite, changement d'état ; deux dix de suite, perte. Quatre neuf de suite, bonnes actions ; trois neuf de suite, imprudence ; deux neuf de suite, argent. Quatre huit de suite, revers ; trois huit de suite, mariage ; deux huit de suite, désagréments. Quatre sept de suite, intrigues ; trois sept de suite, divertissements ; deux sept de suite, petites nouvelles.

Il y a plusieurs manières de tirer les cartes. La plus sûre méthode est de les tirer par sept, comme il suit : Après avoir mêlé le jeu, on le fait couper de la main gauche par la personne pour qui on opère ; on compte les cartes de sept en sept, mettant de côté la septième de chaque paquet. On répète l'opération jusqu'à ce qu'on ait produit douze cartes. Vous étendez ces douze cartes sur la table les unes à côté des autres, selon l'ordre dans lequel elles sont venues ; ensuite vous cherchez ce qu'elles signifient, d'après la valeur et la position de chaque carte, ainsi qu'on l'a expliqué. Mais avant de tirer les cartes, il ne faut pas oublier de voir si la personne pour laquelle on les tire est sortie du jeu. On prend ordinairement le roi de cœur pour un homme blond marié ; le roi de trèfle pour un homme brun marié ; la dame de cœur pour une dame ou une demoiselle blonde ; la dame de trèfle pour une dame ou une demoiselle brune ; le valet de cœur pour un jeune homme blond ; le valet de trèfle pour un jeune homme brun. — Si la carte qui représente la personne pour qui on opère ne se trouve pas dans les douze cartes que le hasard vient d'amener, on la recherche dans le reste du jeu, et on la place simplement à la fin des douze

cartes sorties. Si, au contraire, elle s'y trouve, on fait tirer à la personne pour qui on travaille (ou l'on tire soi-même si c'est pour soi que l'on consulte) une treizième carte à jeu ouvert. On la place pareillement à la fin des douze cartes étalées, parce qu'il est reconnu qu'il faut treize cartes. Alors, on explique sommairement l'ensemble du jeu. Ensuite, en partant de la carte qui représente la personne pour qui on interroge le sort, on compte sept et on s'arrête ; on interprète la valeur intrinsèque et relative de la carte sur laquelle on fait station ; on compte sept de nouveau, et de nouveau on explique, parcourant ainsi tout le jeu à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'on revienne précisément à la carte de laquelle on est parti. On doit déjà avoir vu bien des choses. Il reste cependant une opération importante. On relève les treize cartes, on les mêle, on fait à nouveau couper de la main gauche. Après quoi on dispose les cartes à couvert sur dix paquets : 1^o pour la personne ; 2^o pour la maison ou son intérieur ; 3^o pour ce qu'elle attend ; 4^o pour ce qu'elle n'attend pas ; 5^o pour sa surprise ; 6^o pour sa consolation ou sa pensée. — Les six premières cartes ainsi rangées sur la table, il en reste sept dans la main. On fait un second tour, mais on ne met une carte que sur chacun des cinq premiers paquets. Au troisième tour, on pose les deux dernières cartes sur les numéros 1 et 2. On découvre ensuite successivement chaque paquet, et on l'explique en commençant par le premier, qui a trois cartes ainsi que le deuxième, en finissant par le dernier qui n'en a qu'une. — Voilà tout entier l'art de tirer les cartes ; les méthodes varient ainsi que la valeur des cartes, auxquelles on donne dans des livres spéciaux des sens très-divers et très arbitraires ; mais les résultats ne varient pas.

Nous terminerons en indiquant la manière de faire ce qu'on appelle la réussite. — Prenez également un jeu de piquet de trente-deux cartes. Faites huit paquets à couvert de quatre cartes chacun, et les rangez sur la table ; retournez la première carte de chaque paquet ; prenez les cartes de la même valeur deux par deux, comme deux dix, deux rois, deux as, etc., en retournant toujours à découvert sur chaque paquet la carte qui suit celle que vous enlevez. Pour que la réussite soit assurée, il faut que vous retirez de la sorte toutes les cartes du jeu, deux par deux, jusqu'aux dernières. — On fait ces réussites pour savoir si un projet ou une affaire aura du succès, ou si une chose dont on doute a eu lieu.

Alliette, sous le nom d'Etteilla, a publié un long traité sur cette matière. Citons encore l'*Oracle parfait*, ou nouvelle manière de tirer les cartes, au moyen de laquelle chacun peut faire son horoscope. In-12, Paris, 1802. Ce petit livre, de 92 pages, est dédié au beau sexe par Albert d'Alby. L'éditeur est M. de Valembert, qui fait observer que l'*Oracle parfait* devait paraître en 1788 ; que la censure l'arrêta, et qu'on a pu qu'en 1802 en gratifier le public. La méthode de ce livre est embrouillée ; l'auteur veut qu'on emploie vingt cartes disposées en cinq tas, de cette manière : un au milieu, un au-dessus, un au-dessous, et un de chaque côté ; ce qui fait une croix. Les cartes d'en haut signifient ce qui doit arriver bientôt, les cartes de droites ce qui arrivera dans un temps plus éloigné ; les cartes d'en bas sont pour le passé ; les cartes de gauche pour les obstacles ; les cartes du milieu pour le présent. On explique ensuite d'après les principes.

Mais c'en est assez sur la cartomancie. Nous n'avons voulu rien laisser ignorer du fondement

de cette science aux dames qui consultent leurs cartes et qui doutent de Dieu. Cependant nous les prions d'observer que ce grand moyen de lever le rideau qui nous cache l'avenir s'est trouvé quelquefois en défaut. Une des plus fameuses tireuses de cartes fit le jeu pour un jeune homme sans barbe qui s'était déguisé en fille. Elle lui promit un époux riche et bien fait, trois garçons, une fille,

des couches laborieuses, mais sans danger. — Une dame qui commençait à hésiter dans sa confiance aux cartes se fit un jour une réussite pour savoir si elle avait déjeuné. Elle était encore à table devant les plats vides; elle avait l'estomac bien garni; toutefois les cartes lui apprirent qu'elle était à jeun, car la réussite ne put avoir lieu.

RECETTES UTILES.

CAFÉ.

1.—*Café des dames.*—Le café obtenu par l'infusion des châtaignes réduites en poudre, combinée avec le café moka et mélangée avec du lait, est préférable au café moka pur, par la couleur, l'odeur et le goût; il est très-salutaire à la santé et diminue la force du café que les personnes d'une santé délicate ne peuvent supporter pur. On peut même l'employer seul, sans mélange d'aucun autre café, avec une grande économie.

Sa composition est fort simple: on emploie des châtaignes sèches que l'on torréfie au point convenable, puis on les réduit en poudre après les avoir concassées, et on se sert de cette poudre comme de celle du café ordinaire.

2.—*Café rafraichissant et dépuratif.*—On prend du seigle de première qualité que l'on fait tremper dans l'eau bouillante jusqu'à commencement de ramollissement, après quoi on fait sécher les graines.—Une fois sèches on les torréfie, pulvérise et prépare comme le café ordinaire.

3.—*Préparation du café pour les pauvres et pour les personnes qui ont l'estomac faible, la santé délicate.*—Prenez: deux livres de café de la qualité la plus odorante et mettez-le dans la brûloire. Quand il aura pris chaleur, joignez-y quatre livres d'orge de belle qualité, bien propre, et lorsque le tout sera torréfié au point convenable, concentrez-le dans un vase neuf bien vernissé, en le couvrant d'abord d'un papier et, par-dessus, d'un linge qui empêche l'évaporation de la vapeur aromatisée.

Quand le mélange sera refroidi, mettez-le en poudre dans le même vase et conservez-le, pour l'usage ordinaire, bien bouché et dans un lieu bien sec, à l'abri du contact de l'air.

Ce mélange, qui acquiert par sa concentration le goût et le parfum d'un café de qualité médiocre, lui est infiniment préférable, pour l'économie et surtout pour la santé.

Les personnes d'une poitrine délicate se trouvent bien de son usage, et il nourrit et fortifie singulièrement, sans inconvénient, celles qui en prennent habituellement en guise de café au lait.

4.—*Moyen de reconnaître la présence de la chicorée dans le café moulu.*—Il arrive fréquemment que les épiciers mélangent une certaine quantité de chicorée dans le café en poudre; cela se conçoit, car la chicorée étant d'un pris moins élevé que le café, il y a pour les débitants un assez joli bénéfice à faire. Il est vrai que cette fraude n'est pas des plus honnêtes; mais, malheureusement, un grand nombre de marchands n'y regardent pas de si près, pourvu qu'il y ait profit. Aussi,

croions nous qu'il est bon, quand faire se peut, d'indiquer aux acheteurs le moyen de reconnaître la tromperie. Dans le cas qui nous occupe, rien n'est plus simple, et plus facile: il suffit de prendre un tube en verre, fermé à l'un de ses bouts, ou même tout bonnement un verre ordinaire, de remplir à moitié ce tube ou ce verre avec de l'eau bien claire, puis de jeter une pincée ou une cuillerée à café de la poudre à essayer, dans le vase. S'il y a mélange, l'eau ne tarde pas à jaunir ou à devenir brunes, et l'on voit des grains rougeâtres tomber au fond du vase. Si, au contraire, la poudre ne descend pas et que l'eau reste claire, c'est qu'alors la poudre essayée ne contient pas de chicorée.

POUR IMITER LES BOIS PRÉCIEUX.

Acajou rouge clair.

Infusion de Brésil sur le noyer blanc, ou du roucou et de la potasse sur le sycamore.

Acajou fauve.

Décoction de bois de campêche sur le sycamore ou sur l'érable.

Acajou foncé.

Décoction de Brésil et de garance sur l'acacia et sur le peuplier, ou bien une solution de gomme-gutte sur le châtaignier vieux.

Bois citron.

Gomme-gutte dissoute dans de l'essence de térébenthine, sur le sycamore.

Bois jaune satiné.

Infusion de curcuma sur l'érable.

Bois imitant le grenat.

Décoction de bois de Brésil appliquée sur le sycamore aluné; le bois teint, on passe ensuite une couche d'acétate de cuivre dissous dans de l'eau distillée.

Bois noirs

Décoction de campêche très-forte sur le hêtre, le tilleul, le platane, l'érable, le sycamore; le bois teint, on passe une couche d'acétate de cuivre: Si les bois sont en placages, il vaut mieux les mettre dans la couleur, elle pénètre à travers; on s'en sert pour la marqueterie; s'ils sont épais, on passe par couche avec une brosse la liqueur chaude. Avant de teindre les bois en général, il est avantageux de les mettre pendant vingt-quatre heures dans un endroit sec, afin que les pores s'ouvrent et que la couleur pénètre. On peut vernir sur ces couleurs en ponçant légèrement à l'huile et en se servant d'un tampon comme d'habitude.